

Octobre 1951
MONTRÉAL

Relations

Alexandre Dugré

•

*Luigi
d'Apollonia*

•

Rose L.-La Salle

•

Joseph-H. Ledit

L'université catholique
dans le monde moderne

Bernard Lonergan

Les écoles séparées
d'Ontario - II

Albert Plante

Vers un nouvel ordre
politique

Robert Bernier

Religion et alcoolisme

Raymond-Marie Bédard

La télévision

Charles Frenette

S O M M A I R E

OCTOBRE 1951

Éditoriaux 257

LE COMPLEXE DE LA CANADIAN BROADCASTING CORPORATION. — POUR SAUVER LA FAMILLE, DES ACTES, NON DES DISCOURS. — LE CONTRÔLE DES PRIX.

Articles

LES ÉCOLES SÉPARÉES D'ONTARIO — II Albert PLANTE 259

LE RÔLE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DANS LE MONDE MODERNE Bernard LONERGAN 263

VERS UN NOUVEL ORDRE POLITIQUE Robert BERNIER 266

AU MADAWASKA Alexandre DUGRÉ 267

« LA PIERRE D'ACHOPPEMENT » Luigi D'APOLLONIA 269

AU SERVICE DE NOS ENFANTS Rose LÉTOURNEAU-LA SALLE 271

Commentaires 272

Croyons en la paix. — Le rôle de l'université dans le monde moderne. — Notre folklore.

Au fil du mois 274

Les trente ans de la C. T. C. C. — La Semaine sociale de Sherbrooke. — La Congrégation des Sœurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil. — Les mille et une âneries d'un reporter.

Articles

RELIGION ET ALCOOLISME Raymond-Marie BÉDARD 275

LA TÉLÉVISION Charles FRENETTE 278

HORIZON INTERNATIONAL Joseph-H. LEDIT 281

Les livres 284

Brochures mariales Marie-Joseph D'ANJOU

Le Rosaire de Notre Dame Paul BÉLANGER

Interpretatio et jurisprudentia codicis juris canonici
L'Église et les Instituts séculiers } Georges VAN BELLEGHEM

Une mère et ses enfants Marie-Joseph D'ANJOU

La Santificación Social en el Cuerpo
Místico Joseph-H. LEDIT

Politique d'Aristote
Political Pamphlets
Sindacalismo e Socialità } Richard ARÈS

Rapport des travaux de la Conférence nationale sur les problèmes des immigrants Albert PLANTE

ASSOCIATION DE TAXIS

LA SALLE

SYNDICAT COOPÉRATIF

Pour vous servir :

500 taxis

50 radio-taxis

Appelez :

PL. 9191

Postes dans toutes les parties de la ville.

Nous desservons la majorité des institutions religieuses.

Relations

XI^e année, N^o 130

Montréal

Octobre 1951

É D I T O R I A U X

Le complexe de la Canadian Broadcasting Corporation

C'EST À DESSEIN que nous écrivons *Canadian Broadcasting Corporation*, puisqu'il s'agit du réseau anglais de Radio-Canada.

Avec le *Saturday Night* et l'*Ensign*, *Relations* (août 1951, p. 199) a protesté contre les causeries de Fred Hoyle, universitaire de Cambridge qui, après avoir exposé sa théorie de la création sans créateur, qualifiait la religion « d'effort aveugle ». M. Saint-Laurent fit écrire à M. Robert W. Keyserlingk, directeur de l'*Ensign*, que, personnellement, il regrettait ces causeries.

Or la C. B. C. vient de récidiver — si tant est qu'elle eût jamais le ferme propos. Sous la manchette *Le dernier ennemi de l'homme*, le *C. B. C. Times* (2-8 septembre) annonçait une suite de causeries sur les relations entre les hommes et sur l'équilibre mental. La série serait inaugurée, pour emprunter le langage et les éloges du *C. B. C. Times*, « sous les distingués auspices d'un des premiers maîtres de la médecine dans le monde entier, le docteur G. Brock Chisholm, directeur général de l'Organisation mondiale de la santé... ».

Quand il n'était que notre sous-ministre de la Santé et du Bien-Être, Brock Chisholm avait soutenu, devant la *William Alanson White Foundation* de Washington, en octobre 1945, que l'obstacle à la vraie maturité des individus et des peuples était la notion du bien et du mal. « Le plus petit commun dénominateur, et le seul, de toutes les civilisations, l'unique puissance psychologique capable de causer ces perversions est la moralité, le concept du bien et du mal. » Et comme pour nous avertir qu'il était inutile de chercher, à force d'exégèse, à édulcorer sa pensée, quelques jours plus tard, le 5 novembre, cette fois devant les membres de la *Rockliffe Home and School Association* d'Ottawa, il s'en prenait pêle-mêle à Santa Claus, aux fées, au nombre 13, à l'enseignement du bien et du mal, poison de l'enfance. « On ne doit pas mutiler leur pensée (des enfants), en leur enseignant les principes de ce qu'on appelle bien et

mal... On les laissera libres de penser comme il leur plaît et d'arriver à n'importe quelle conclusion. »

En juillet 1950, lors de la troisième réunion annuelle du *Service international des étudiants* tenue à Pontigny, en France, il déclarait l'idéal communiste on ne peut plus beau, *cannot be improved upon*. Il regrettait, il est vrai, les méthodes « intolérables » employées pour y parvenir, mais se hâtait d'ajouter que celles-ci auraient pu ne pas paraître « intolérables » à nos ancêtres. « On ne peut s'attendre à ce que les Russes sautent d'un coup dix générations. Il nous faut vivre en société avec eux, et reconnaître leur droit de faire les expériences nécessaires pour atteindre à la maturité de la civilisation occidentale. »

Tel est le conférencier invité par la *Canadian Broadcasting Corporation* à donner le ton aux autres conférenciers du mercredi soir, ou mieux, pour parler à la manière sportive du *C. B. C. Times*, « à mener le train », *to set the pace*, pour Anna Freud, Carl Binger, Ewen Cameron.

Anna Freud, de Londres, est la fille de Sigmund Freud; Binger pratique la psychiatrie dans un hôpital de New-York et professe à l'Université Cornell. Passons. Quant à Ewen Cameron, directeur de l'institut psychiatrique *Allan Memorial* de l'Université McGill, c'est une vieille connaissance canadienne. Il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'il ne suive de près les embardées de Brock Chisholm. Ne s'est-il pas discrédité par des écrits d'un scientisme arrogant et, au fond, nihiliste? Récemment encore, le 24 avril, n'expliquait-il pas au Rotary de Montréal qu'il était temps de faire litière de la vieille morale chrétienne? A ce prix seulement pourrait-on apaiser les angoisses des hommes et la tension entre les peuples. Le scandale fut grand, car la conférence était radiodiffusée. S. Exc. Mgr Léger et l'évêque anglican de Montréal crurent l'un et l'autre de leur devoir de censurer ces propos sans âme et sans Dieu.

La *Canadian Broadcasting Corporation* n'est pas au bout de ses audaces. On dirait qu'elle tient à polluer ses ondes. A compter du 28 septembre et tous les

vendredis soir d'octobre, elle mettra à l'affiche Bertrand Russell, l'adversaire, au nom de « la philosophie de l'analyse logique » (entendez « objectivité scientifique »), de toute la pensée chrétienne (*A History of the Western Philosophy*) et de toute notre morale, au nom du bel idéal païen. Mariage d'essai, compagnonnage, liberté sexuelle sont parmi les thèmes préférés de ses conférences aux jeunes étudiants d'université. Qu'il y ait d'autres professeurs d'immoralisme — jusque dans nos camps militaires — hélas! nous ne le savons que trop! Personne toutefois n'a théorisé avec le sans-gêne animal de Bertrand Russell. Sa nomination comme professeur au *New York City College* fut révoquée par la Cour suprême de New-York, en mars 1940, parce que, suivant le jugement, Bertrand Russell « a enseigné dans ses livres des doctrines immorales et licencieuses » dont la pratique serait une violation des lois pénales de l'État de New-York. Quelle sorte d'enseignement sur nos *Perplexités*, sur les *Dangers des vieilles idées*, etc., un tel maître pourra-t-il bien proposer aux Canadiens?

Hier, c'était au nom de la géologie et de l'anthropologie; aujourd'hui, c'est au nom de la psychiatrie surtout que l'orgueil de l'homme s'attaque au dogme et à la morale des chrétiens. Utile à l'humanité alors que celle-ci vagissait dans les langes, la morale chrétienne est un vêtement étrié ou un lit de Procuste pour l'homme contemporain qui a pris toute sa taille. Le christianisme date. Les vérités et les vertus qu'il prêche diminuent le mordant de l'homme sur le réel et le distraient de sa véritable tâche, qui est de transformer les conditions économiques et sociales du monde. Le sens du péché, surtout, doit être évacué si l'on veut restaurer la santé mentale des individus, donner la paix au monde, jouir de la vie, car le sens du péché émousse les valeurs d'action, angoisse les consciences, abîme l'homme. C'est un langage étrangement familier. Pour Lénine, la religion est « l'opium du peuple »; pour Nietzsche, père taré d'Hitler, la morale chrétienne est une morale d'esclaves et de peureux; pour le *C. B. C. Times*, elle serait « le dernier ennemi de l'homme », *Man's Last Enemy*.

On triche à la C. B. C. Il importe que les psychiatres sérieux dénoncent l'usage que certains de leurs confrères font de la C. B. C. pour répandre une psychologie en fausses profondeurs. Il importe surtout qu'électeurs et députés exigent des comptes de la C. B. C.

La C. B. C. serait mal venue de plaider ignorance. Elle agit en pleine connaissance de cause. Elle brave l'opinion publique. Infidèle à sa fonction d'organisme d'État, elle travaille contre la bonne entente et l'unité du pays qu'elle a mission de servir. Tous les Canadiens, qu'ils soient protestants ou catholiques, ont droit à ce que la C. B. C. respecte leurs convictions les plus sacrées. Les hommes libres n'aiment pas à être bafoués en public, surtout à leurs propres frais, que ce soit en anglais ou en français, et fût-ce par les soi-disant « premiers maîtres de la médecine dans le monde entier ».

L'admiration de la C. B. C. pour Brock Chisholm, Ewen Cameron, Bertrand Russell, sans parler des autres, révèle un complexe qu'il est temps de sonder.

Pour sauver la famille, des actes, non des discours

DANS LE DIOCÈSE de Montréal, le grand souci des mouvements d'Action catholique à l'heure présente, c'est la détresse de la famille. Détresse matérielle des mal logés, dont S. Exc. Mgr l'archevêque a parlé avec une émotion poignante au récent congrès de l'Association professionnelle des industriels. Détresse sociale: la famille, la famille nombreuse particulièrement, est ridiculisée par la radio, par une certaine littérature étrangère qui pénètre librement chez nous et — ce qui est pire sans doute — par le démon des conversations quotidiennes de balcons, de boudoirs et de salons; elle est boycottée par l'avarice de propriétaires sans âme, que Mgr Léger a stigmatisée durement, mais que nos lois dites chrétiennes paraissent impuissantes à contrecarrer. Détresse intellectuelle et morale: car comment donner une culture humaine à des enfants qui croupissent dans des taudis, ou que la cherté de la vie empêche de se nourrir comme des êtres humains? En pareilles conditions, le rêve même d'une formation de l'esprit peut-il, sauf rare exception, effleurer seulement la pensée des parents ou des enfants? Quant aux tentations de toutes sortes que le taudis ou le logis trop exigü ont coutume d'occasionner, inutile d'y revenir si les bien logés, les bien nantis des avantages de la fortune et de la culture ne font rien pour y penser eux-mêmes et y remédier.

Des palabres sur l'élimination des zones galeuses de notre ville, des harangues et des conférences et des congrès, en avons-nous assez vu et lu et entendu? Il faut forcer les gestes enfin! Et qui peut le faire, sinon ceux que leur situation met en mesure d'exercer une influence? Nous comptons, pour notre part, sur l'action organisée des familles chrétiennes. Mais il est grand temps qu'elles bougent et passent à l'action. On les y invite. Notre archevêque vient de proclamer qu'il ne prendrait pas de vacances tant qu'il y aurait un taudis à Montréal. Il donne l'exemple et paye de sa personne en fondant le Foyer de la charité. A leur tour, les chefs de famille que favorise la Providence n'ont pas le droit de se reposer tant que, sur la question des taudis, de l'alcoolisation et de la démoralisation du pauvre, les administrateurs civils n'auront à présenter que des promesses, des discours ou des palliatifs.

C'est aux paroisses à commencer — et tout de suite — la besogne nécessaire. Et d'abord, qu'on forme des groupements paroissiaux, là où ils n'existent pas. Puis, que leurs membres, le plus nombreux et le plus influents possible, se renseignent sur la condition déplorable,

matériellement et spirituellement, des familles mont-réalaïses; plus encore sur la responsabilité morale que nous portons tous, actuellement, à l'égard du pauvre, de l'ignorant, de l'alcoolique même; à l'égard surtout de ces milliers de jeunes gens et de jeunes filles qu'un climat païen entraîne à se détruire dans un pullulement de tavernes, grills, clubs, cabarets et théâtres immondes. Une fois renseignés sur la gravité de la situation et celle de leurs responsabilités, que les chefs de famille aient l'audace, prennent les risques qu'il faut pour obtenir les redressements les plus urgents.

Le contrôle des prix

LES OUVRIERS demandent le contrôle des prix. Le gouvernement fédéral, de son côté, donne ces conseils: « 1° Efforçons-nous, individuellement et collectivement, d'accroître la production et d'en réduire les frais; 2° économisons le plus possible argent et matériaux; 3° différons l'achat des choses dont nous pouvons nous dispenser. » La discussion s'éternise. Le coût de la vie monte. L'insatisfaction aussi.

Il faut admettre que le problème est difficile. Mais il y a un fait plus grave que cette difficulté, c'est l'inquiétude quotidienne de pères de famille, qui, même en épargnant, ne peuvent subvenir à tous les besoins essentiels de leurs dépendants. N'allons pas hausser les épaules comme si cette affirmation sacrifiait indûment aux réclamations des ouvriers. Une enquête élaborée sur le revenu de tous les salariés, cols blancs comme ouvriers, montrerait aisément, croyons-nous, que pour beaucoup d'entre eux la hausse constante du coût de la vie est un cauchemar, et la remise indéfinie du contrôle des prix, une déception douloureuse.

Le gouvernement affirme que « le prix de la paix est en partie soldé par une augmentation des taxes, en partie également par une pénurie des articles que nous aimerions posséder ». Ce texte paraît faire allusion à la privation d'articles superflus, ce qui est une simplification du problème. En effet, ce qui préoccupe beaucoup de familles, ce n'est pas l'impossibilité de se procurer ce genre d'articles, c'est l'impossibilité d'acheter assez abondamment les matières premières du budget: lait, pain, beurre, viande, thé, café, légumes, céréales, chaussures et vêtements essentiels. Et c'est précisément ces matières que devrait viser avant tout un contrôle des prix.

Par contrôle des prix, il ne faut donc pas nécessairement entendre le *contrôle général des prix*, fixant définitivement, pour une période indéterminée, prix et salaires; ce contrôle général exigerait un régime de subsides coûteux. Il faut plutôt mettre l'accent sur un *contrôle sélectif des prix*, comme mesure temporaire, certains produits seulement étant plafonnés. D'aucuns estiment que ce contrôle coûterait environ \$100,000,000 par année. (Voir Émile Bouvier, S. J., « Faut-il un contrôle des prix? », *Relations*, mai 1951, p. 123.) Somme bien minime, comparée à notre formidable budget actuel. Cette somme accomplirait d'ailleurs une œuvre de paix. Se rend-on assez compte qu'il y a de l'illogisme à vouloir économiser pour la paix au détriment de la santé de bon nombre de familles?

Le gouvernement canadien ne peut oublier qu'une grande partie de l'opinion publique réclame actuellement un contrôle des prix. Il doit aider les salariés modestes qui font face à de pénibles problèmes économiques. Le contrôle des prix serait un acte de justice et de charité, et de sage politique.

LES ÉCOLES SÉPARÉES D'ONTARIO - II

Albert PLANTE, S. J.

UN PREMIER ARTICLE (*Relations*, juillet 1951, p. 171) a présenté le fondateur du système scolaire ontarien, Egerton Ryerson, remarquable par son esprit de travail, sa volonté de rendre l'éducation accessible à tous, sa ténacité dans la poursuite de son dessein, mais très décevant par son attitude sur les écoles séparées, fondées pour donner aux enfants une formation religieuse en profondeur et conforme à la religion de leurs parents. Nous avons vu que, s'il ne tenta pas de faire disparaître ces écoles, dont le principe avait été reconnu dans la législation avant son arrivée à la direction de l'Éducation en 1844, il les considéra toujours comme une erreur, craignant que trop de diversité ne vint mettre en danger le système scolaire

qu'il était à édifier. C'est être esclave d'un système que de violer, en lui étant fidèle, des droits certains.

A la fin de l'article précédent, il a été fait allusion à l'affirmation de Ryerson, selon laquelle les catholiques auraient d'abord voulu en fondant leurs écoles se protéger contre les insultes des protestants, n'en faisant une question de principe et de conscience qu'après 1850. Nous prouverons aujourd'hui l'inexactitude de cette affirmation. Cette preuve peut paraître oiseuse, car il est normal que les catholiques ontariens aient été constamment fidèles à la pensée traditionnelle de l'Église en matière d'éducation. Mais le rapport Hope faisant grand état des déclarations de Ryerson, il est important

d'étudier en détail ce point particulier qui, une fois clarifié, fait tomber d'importantes objections.

Pour saisir clairement la pensée de Ryerson sur la prétendue évolution des motifs invoqués par les catholiques pour obtenir des écoles séparées, voyons des extraits d'un rapport qu'il déposa en 1858 devant la Législature des Canadas unis.

Jusqu'à 1850, les hommes influents et les journaux de tous les partis acquiescèrent aux dispositions légales sur les écoles séparées. Je ne me rappelle pas qu'il y eût même discussion à ce sujet ni au parlement ni en dehors; aucun milieu ne posa d'objection.

Ryerson simplifie-t-il l'histoire, plus ou moins consciemment, afin d'opposer dans un contraste plus saisissant les deux périodes d'avant et d'après 1850? Quoi qu'il en soit, cette première remarque est précieuse pour les tenants des écoles séparées.

Pour bien comprendre la deuxième, il faut se rappeler une adjuration de Mgr de Charbonnel, deuxième évêque de Toronto, dans sa lettre pastorale du carême de 1856: « Les électeurs catholiques de ce pays qui n'utilisent pas leur droit électoral en faveur des écoles séparées sont... coupables de péché mortel. Également, les parents qui ne font pas les sacrifices nécessaires pour établir ce genre d'écoles, ou qui envoient leurs enfants aux écoles mixtes. De plus, le confesseur qui donnerait l'absolution à des parents, électeurs ou législateurs qui soutiennent les écoles mixtes au détriment des écoles séparées, serait coupable de péché mortel. » Cette position catégorique irrita sans doute Ryerson.

Deuxième remarque: jusqu'à 1852, les écoles séparées ne furent jamais prônées comme une théorie, beaucoup moins comme une doctrine, et encore moins comme un article de foi. Jamais on ne considéra comme coupables de péché, encore moins de « péché mortel », les parents qui envoyaient leurs enfants à l'école publique ou mixte... Les écoles séparées furent conçues pour des localités — et elles y furent presque entièrement, pour ne pas dire totalement, confinées — où existaient alors (plus que maintenant) entre les Irlandais protestants et les catholiques de violentes oppositions, — parfois exacerbées, — qui les empêchaient de s'unir pour l'éducation scolaire de leurs enfants... Mais ce à quoi on eut recours autrefois à cause de certaines circonstances fut par après demandé en dehors de ces circonstances particulières; et ce qui fut dans le passé désiré comme une protection contre l'insulte et l'oppression fut ensuite proclamé comme une doctrine obligeant en conscience et revendiqué comme un instrument de propagande religieuse.

On notera l'inexactitude qui se glisse dès le début de la troisième remarque, les écoles séparées étant entrées dans la législation pour les protestants comme pour les catholiques.

Ceci me conduit à une troisième remarque, à savoir que certains dignitaires de l'Église catholique romaine du Haut-Canada — Église dont les membres ont été spécialement pris en considération dans les dispositions légales concernant les écoles séparées — ont adopté depuis 1852 une triple position, essentiellement différente de leurs réclamations antérieures. 1° Ils ont réclamé les écoles séparées non comme une protection contre un tort subi dans des cas particuliers, mais comme une institution, un service de leur Église, un dogme de foi et une règle de conduite liant tous leurs adhérents, en tous lieux... 3° Afin de construire leurs propres écoles publiques et promouvoir d'autres buts de leur Église, ils (c'est-à-dire certains dignitaires catholiques) ont attaqué

le caractère des écoles communes, qu'ils ont présentées comme étant, en règle générale, des foyers de vice plutôt que de vertu, des sentines d'iniquité plutôt que des sources de connaissance; ils ont avoué que leur grand et ultime dessein était la destruction du système scolaire national du Haut-Canada, et ils ont réclamé pour arriver à leur fin l'aide du Bas-Canada.

Décidément, Ryerson était irrité.

Il était nécessaire de le citer généreusement, le rapport Hope (p. 468) considérant que ces commentaires sont importants pour quiconque étudie le problème, « à cause de la lumière qu'ils jettent sur les faits alors acceptés et sur la situation générale de cette époque ». Il ne paraît pas téméraire d'affirmer que l'importance historique attachée par les commissaires à la pensée de Ryerson n'a pas été sans influencer leurs recommandations sur les écoles séparées.

Laissons parler l'histoire et voyons la pensée de deux évêques d'avant 1850: Mgr Alexander Macdonell, premier évêque du Haut-Canada avec siège à Kingston (1826), et Mgr Michael Power, premier évêque de Toronto (1842).

Mgr Alexander Macdonell. — « Figure martiale ». Il naquit en Écosse en 1762. Son ministère de missionnaire l'ayant mis en contact avec la détresse des catholiques chassés de leur ferme, il s'ingénia à leur venir en aide. Il put en placer dans les usines de Glasgow sept à huit cents, qui furent de nouveau sans ressources quand la guerre avec la France amena la fermeture de plusieurs manufactures. L'abbé Macdonell fit alors de ses protégés, avec l'assentiment royal, le premier corps militaire catholique depuis la Réforme: le « régiment des miliciens de Glengarry » dont il devint l'aumônier. Quand ils furent démobilisés en 1802, il leur obtint des terres dans le Haut-Canada et les suivit. Mgr Denaut, évêque de Québec, le nomma curé, puis vicaire général. En 1812, ses vétérans prenaient les armes contre les États-Unis avec leur même aumônier. Sa constance plut au gouvernement de Londres, qui lui accorda une pension. En 1834, ce devait être l'entrée au Conseil législatif du Haut-Canada. Le 31 décembre 1820, il était sacré évêque à Québec comme auxiliaire de Mgr Plessis pour le Haut-Canada. En 1826, Rome érigeait à Kingston le premier diocèse de cette région et l'y nommait. Il mourut en 1840.

En 1817, l'abbé Macdonell demandait à lord Bathurst, secrétaire des Colonies, des écoles primaires pour les pionniers catholiques, avec des maîtres de leur foi et de leur langue gaélique. Il lui parlait aussi de son désir d'ériger une école supérieure. Lord Bathurst autorisa le gouvernement du Haut-Canada à aider financièrement les écoles catholiques. Il semble bien que le gouvernement lésina, car de 1817 à 1824, il n'accorda que 900 livres. En 1824, Mgr Macdonell réclama et obtint le paiement d'arrérages s'élevant à 3,400 livres. Le 16 décembre 1826, il écrivait à Mgr Panet, de Québec: « J'ai également le plaisir d'informer Votre Seigneurie

rie que j'ai obtenu du gouvernement une subvention de 750 livres par année pour mes prêtres et mes professeurs, en plus de mon propre salaire de 400 livres. » Dans cette même lettre, il faisait allusion à la création possible d'un « comité catholique » pour les écoles, composé de laïques et d'ecclésiastiques. Le projet, qui lui « allait très au cœur », ne devint jamais une réalité.

En 1827, il proposa au gouvernement de consacrer des terres de la Couronne à la dotation des écoles catholiques. Le gouvernement refusa, se contentant de lui permettre d'attribuer aux professeurs une partie des subventions accordées à ses prêtres.

En mars 1833, il revint sur cette idée de dotation dans une lettre à lord Goderich, secrétaire des Colonies. Dans une lettre circulaire de la même année, il exprimait son espoir de voir la Chambre répartir les fonds pour l'éducation « parmi les différents groupes chrétiens de cette province, selon leur force numérique ». Loin de gagner ce point, il vit disparaître les octrois existants. En effet, trois ans plus tard, il se plaignait dans un discours public que les « radicaux » de la Chambre aient fait cesser les octrois accordés « pour la construction et la réparation des églises catholiques, le soutien des écoles catholiques et l'entretien du clergé catholique ».

En 1838, deux ans seulement avant sa mort, il défendit encore les écoles catholiques, cette fois dans une lettre à lord Durham qui enquêtait sur les problèmes du Bas et du Haut-Canada: « Les émigrants irlandais, incapables de bâtir des églises ou d'instruire leurs enfants, tout comme les *highlanders* écossais, sont très déçus... de ne recevoir du gouvernement aucun secours pour l'éducation de leurs enfants, bien que les méthodistes aient obtenu cette année même un octroi de 4,100 livres pour leur séminaire de Cobourg. Les fonds pour l'éducation ne manqueraient pas dans cette province si l'on vendait les terres assignées au soutien des écoles et si le montant de la vente allait aux écoles de district (*grammar schools*) et aux écoles communes. »

Dans son rapport au gouvernement impérial, Durham devait se montrer sympathique aux catholiques et sévère pour le gouvernement. « Les catholiques représentent au moins un cinquième de la population totale du Haut-Canada. Lors du récent soulèvement, le plus grand nombre montrèrent une loyauté sans équivoque. Néanmoins, on dit qu'ils sont entièrement exclus du gouvernement et du patronage à sa disposition. »

Les interventions de Mgr Macdonell indiquent clairement qu'il est inexact de prétendre qu'avant 1852 les catholiques n'ont réclamé les écoles séparées que « comme une protection contre un tort subi dans des cas particuliers ». Comme l'affirme l'appendice historique au rapport minoritaire des quatre membres catholiques de la Commission Hope, les réclamations de Mgr Macdonell sont semblables à celles de Mgr de

Charbonnel en 1850, comme à celles des catholiques ontariens en 1950.

Mgr Michael Power. — Il mourut le 1^{er} octobre 1847, victime de sa charité pour les Irlandais atteints du choléra. Ryerson, qui l'appréciait beaucoup, fut peiné. Un mois plus tard, à l'ouverture de l'École normale, il lui rendait ce magnifique témoignage: « Il est survenu un événement que les membres du Bureau provincial d'Éducation ont raison de déplorer: la mort du très révérend prélat que ses collègues du Bureau avaient unanimement choisi comme président et dont la conduite, comme président et comme membre, a été caractérisée par une ponctualité, une courtoisie, une équité, un zèle et une intelligence qui lui assurent le souvenir affectueux de ses collègues et l'estime reconnaissante de chaque membre de la communauté... Je ne puis songer à mes conversations sérieuses et fréquentes avec lui sur des problèmes d'instruction publique, non plus qu'à sa considération minutieuse pour les vues, les droits et les désirs des protestants, sans éprouver le plus profond respect pour son caractère et sa mémoire. »

Ce témoignage honore à la fois le premier évêque de Toronto et Ryerson.

Né à Halifax en 1804, de parents irlandais émigrés en Nouvelle-Écosse, Michael Power fit ses études théologiques à Montréal et fut ordonné en 1827. Le 27 août de cette même année, il partait pour Drummondville, résidence du desservant de la population catholique des Cantons de l'Est. À partir de 1831, il fut successivement curé de la Petite-Nation (Montebello), de Sainte-Martine et de Laprairie. Il était vicaire général de Montréal quand Rome le choisit comme premier évêque du diocèse de Toronto, créé par la division du diocèse de Kingston. Il fut sacré le 8 mai 1842.

Dans la courte notice biographique qu'elle lui consacra dans son étude sur les prêtres de langue anglaise qui travaillèrent dans les Cantons de l'Est, étude présentée à Sherbrooke, en 1940, à la réunion annuelle de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, Mlle Gladys Mullins nous le présente comme doué de dons peu communs, habile, bon administrateur, zélé.

Si on le jugeait uniquement d'après Ryerson, sa position sur les écoles séparées serait déconcertante. Dans une lettre adressée au vicaire général de Toronto et publiée dans le *Leader* du 20 février 1857, Mgr Pinsonneault, sacré premier évêque de London en mai 1856, avait écrit qu'il était notoire que Mgr Macdonell et Mgr Power « avaient travaillé très fidèlement et très vigoureusement à leur époque pour établir des écoles entièrement catholiques, chaque fois que les circonstances le permettaient ». Le 27 février, Ryerson répondait. Ses affirmations étaient péremptoires. « Il n'y a pas de trace de preuve à ce sujet dans aucune circulaire, lettre ou écrit de ces deux excellents prélats. » Il disait connaître les sentiments de Mgr Power avec qui il avait

souvent causé: « Je sais que lui et l'évêque Charbonnel — au début de son séjour à Toronto — ont déclaré qu'ils ne désiraient pas d'écoles séparées en dehors des cas de *protection contre les insultes*... Loin de les revendiquer comme un principe, ils déplorèrent leur nécessité comme un malheur. Je partageais entièrement ce sentiment. »

Deux ans plus tôt, il avait écrit à John A. Macdonald: « L'évêque Power... désirait élever la population catholique dans l'amour de son pays; et il pensait que ce but serait atteint plus aisément si les catholiques faisaient élever leurs enfants avec ceux des autres croyances, partout où des oppositions n'amenaient pas d'obstacles insurmontables. »

Ce qui a été dit plus haut de Mgr Macdonell contredit l'affirmation de Ryerson à son sujet. Quant à Mgr de Charbonnel, la lutte tenace et fougueuse qu'il mena au cours de la décennie de 1850 garantit qu'il fut constamment fidèle à lui-même. Même fidélité chez Mgr Power. Quelques faits l'établiront aisément.

« Mgr Power était désireux d'établir des écoles catholiques à tous les degrés », écrit l'appendice historique mentionné plus haut. Le prouvent: a) sa lettre du 12 novembre 1842 au R. P. Roothaan, général de la Compagnie de Jésus, à qui il demandait des Jésuites pour son diocèse comme missionnaires et éducateurs; b) sa pétition de novembre 1843 afin d'obtenir un terrain pour une école catholique de Toronto; c) la ferme attitude prise le même mois, au sujet de la législation sur les écoles séparées, dans une lettre au secrétaire provincial: « J'ai l'honneur de vous envoyer deux remarques sur le bill scolaire; je suis convaincu qu'il est temps d'obtenir toutes les concessions raisonnables de la part de ceux qui semblent s'opposer à nous »; d) son appui accordé en 1844 à des laïques de Toronto qui protestaient contre la répartition des taxes scolaires; e) la pétition de janvier 1845 envoyée conjointement avec les évêques de Kingston, Québec et Montréal pour que les revenus des biens des Jésuites soient assignés aux institutions catholiques d'instruction supérieure; f) sa lettre du 8 mai 1847 à Mgr Reisache, archevêque de Munich, afin d'obtenir des Frères (*Christian Brothers*) pour les écoles élémentaires.

Ajoutons deux déclarations très claires. Le 28 juin 1844, il disait au curé de Wilmot: « Les catholiques ont droit à l'école catholique, et ils ont à exercer ce droit dans chaque district scolaire où c'est possible. Dans chaque cas, les commissaires doivent être catholiques, choisis selon la loi; le professeur également doit être catholique. » On est loin de la théorie: *protection contre l'insulte*.

La même conclusion se dégage d'un mandement de septembre 1845 à la mission de Belle-Rivière: « Nous profitons de cette occasion pour vous exhorter avec le plus grand empressement à envoyer vos enfants aux

écoles dirigées par des maîtres bons, honnêtes et catholiques, qui leur donneront non seulement cette instruction élémentaire que vous devez procurer, si possible, à vos enfants, mais aussi, sous la conduite de votre pasteur, ces principes de religion et de moralité qui leur permettront de devenir à la fois des membres fidèles de la véritable Église et des citoyens utiles à la société. »

Il faut presque s'excuser d'énumérer ces preuves en faveur de Mgr Power, tant il est évident qu'un évêque ne peut avoir d'autre attitude sur la question de l'école, auxiliaire de la famille et de l'Église.

La présence de Mgr Power à la présidence du Bureau provincial d'Éducation ainsi que son caractère, qui semble bien avoir été doux et conciliant, laissèrent-ils à Ryerson l'impression que l'évêque acceptait sans réserves le système officiel et faisait peu de cas des écoles séparées? Il est assez difficile d'analyser exactement le rôle de ces facteurs. Mais il est probable que Ryerson a mal interprété des attitudes imposées à Mgr Power par le temps et les circonstances. L'évêque a vécu dans les premières années de la reconnaissance légale des écoles séparées, et à une époque où la pauvreté de la plupart de ses diocésains ainsi que le petit nombre de catholiques dans le milieu rural rendaient fort difficile la multiplication de ces écoles. L'attitude formulée en 1874 par Mgr Lynch, archevêque de Toronto, a inspiré, à plus forte raison, Mgr Power de 1842 à 1847:

Désireux de voir instruire nos enfants catholiques, nous leur permettons de fréquenter les écoles communes là où leur petit nombre rend impossible la fondation d'une école séparée. Nous savons qu'il y a du risque, qu'ils vivent dans une atmosphère protestante... que l'absence d'enseignement et de prières catholiques, semaine après semaine, mois après mois, exerce sûrement un effet pernicieux sur ces jeunes intelligences; et cependant, nous tolérons ce mal pour l'amour de l'éducation, espérant en même temps voir le prêtre et les parents neutraliser les conséquences de ce manque d'éducation religieuse à l'école. D'ailleurs, nous avons dans le Haut-Canada un grand nombre de nos enfants qui, avec notre plein consentement, fréquentent les écoles communes parce que canton, commissaires et professeur sont catholiques; nous considérons ces écoles comme nos propres écoles séparées. Et pourtant, il y en a qui voient dans cette attitude une preuve que les catholiques approuvent le système des écoles communes.

*

La théorie: *les écoles séparées catholiques, protection contre l'insulte*, ne résiste pas à l'histoire. Les cas d'insulte n'expliquent ni la genèse ni la croissance des écoles séparées. Celles-ci reposent sur les principes catholiques traditionnels en matière d'éducation. En se séparant de l'école publique officielle, conçue pour les élèves de toute religion, les catholiques n'ont jamais visé un autre but — digne des plus lourds sacrifices — que d'assurer à leurs enfants une éducation entièrement conforme aux exigences de leur foi.

Le rôle de l'université catholique dans le monde moderne

Bernard LONERGAN, S. J.

DANS LES LIMITES que m'impose un bref article, je vais tenter:

a) de formuler une notion du bien qui, malgré son incomplétude, visera du moins à être concrète et génétique;

b) d'intégrer dans ce schème, à la fois, ce moment de l'humanité qu'est le monde moderne et l'université catholique.

1. *Trois paliers de la connaissance et du bien.* — Comme la connaissance humaine s'élève par trois degrés, ainsi le bien que l'homme poursuit présente un triple aspect.

Il entre dans notre connaissance une composante expérimentale que fournissent les données des sens unifiées par la conscience psychologique. Vient en second lieu une composante intellectuelle: saisie globale qui se résout en définitions, postulats et systèmes. Il y a une troisième composante, enfin, réflexive, où s'opère l'épreuve de l'évidence et se formule le jugement.

Mais outre la conscience des données sensibles, nous avons celle des tendances, des élans et de l'insatiabilité de nos mouvements spontanés. Pour l'aspect empirique de nos connaissances, le bien, c'est ce qui satisfait nos désirs.

De plus, outre que nous comprenons l'unité des choses et les corrélations systématiques qui rendent compte de leur opération, nous percevons et déterminons devis techniques, conditions économiques et structures politiques. Ce sont là encore autant d'instances du bien: schèmes unificateurs qui harmonisent en les exhaussant les satisfactions de nos désirs. Pour ce premier moment de l'intelligence, le bien, c'est l'ordre lui-même.

Enfin, outre que le jugement d'existence coupe court aux élaborations théoriques, ce sont, de même, les jugements de valeur et les choix qui mettent un terme à la discussion des projets d'action en faisant adopter une ligne de conduite. C'est ainsi que les jugements de valeur placent le bien de l'ordre au-dessus de l'avantage particulier, subordonnent l'ordre technique à l'économique, orientent l'économique en fonction du mieux-être de la communauté, en un mot, répartissent tout bien fini selon sa valeur positive et négative. Les jugements de valeur positive poussent à l'action, tandis que les jugements de valeur négative la freinent; et vu que Dieu seul échappe à tout juge-

Le R. P. Lonergan, naguère professeur de théologie à la faculté des Jésuites de Montréal, actuellement professeur à celle de Toronto et à l'Institut d'Études médiévales de la même ville, a bien voulu situer pour nos lecteurs, à la lumière de ses travaux en cours sur l'intégration des sciences, le thème général du prochain congrès de Pax Romana (voir p. 272). Ce sera aussi le thème de Carrefour 52, en février prochain.

ment de valeur négative, c'est à ce palier de sa connaissance que s'enracine la liberté de l'homme.

2. *Triple niveau de la communauté humaine en regard des trois aspects du bien.* — Les hommes sont nombreux. Ils ne vivent pas isolés, mais en dépendance les uns des autres. Ils entrent en rapports dans leur poursuite du bien; il en résulte un triple niveau dans la communauté humaine du fait des trois composantes de notre connaissance et du triple aspect du bien humain.

Correspondant à l'aspect empirique de notre connaissance et au bien que convoitent nos appétits spontanés, on a « la communauté comme *in-existante* au sujet » (Gabriel Marcel). Elle a son origine dans la tendance spontanée; elle se caractérise par le sentiment qu'ont les sujets de partager beaucoup en commun; la famille en est la cellule initiale; le clan, la tribu, la communauté ethnique en sont les élargissements.

Correspondant aux intuitions de l'intelligence et au bien qu'est l'ordre, il y a la communauté politique: création complexe qui unifie organiquement des techniques, des conditions économiques et des structures politiques. Son développement marque le passage des groupes primaires à la civilisation.

Correspondant aux jugements de valeur, il y a la communauté culturelle, que ne limitent ni les frontières des États, ni les époques de l'histoire. Cité universelle, non pas à la manière d'un idéal politique encore poursuivi, mais comme un fait culturel transcendant l'ordre politique et dominant l'histoire. Champ de rencontre et d'influence des artistes, des savants, des philosophes. Barre de l'opinion publique éclairée, capable de mettre à l'ordre la force qui n'est pas au service du droit. Tribunal de l'histoire ayant compétence pour démasquer les réussites des charlatans et rétablir l'honneur des prophètes bafoués de leur vivant.

3. *Dialectique de l'ambivalence du devenir humain.* — Intellectuellement et moralement, personnellement et socialement, les hommes sont sujets à l'ambivalence — progrès-déclin — du devenir.

Parallèle à la première opération de l'intellect spéculatif qui, s'efforçant d'atteindre à la nature (*quid sit*), passe des données sensibles à la forme intelligible, il y a l'opération de l'intellect pratique qui s'élève de ce qui est objet d'attrait aux schèmes, structures et unités qui constituent la communauté politique. Et tout comme, à ce niveau, positivistes et intellectualistes se

disputent au sujet du réel, — simple donnée de l'expérience ou forme intelligible ? — il existe une équivoque analogue au sujet du bien. En réalité, être effectivement pratique, c'est pour l'homme favoriser le bien commun de l'ordre aux dépens de l'avantage particulier; mais, dans la vie courante, on estime *pratique* celui qui sait calculer froidement et, au besoin, satisfaire ses désirs sans trop de scrupules. A ce niveau toujours, comme la possession d'une science résulte d'une multitude unifiée de saisies intellectuelles, ainsi encore les communautés politiques résultent-elles de l'unification de multiples actes d'intelligence pratique; et comme la valeur des énoncés scientifiques s'éprouve par le contrôle de l'expérience, de même la vigueur d'une communauté politique se révèle à l'épreuve de son histoire. Genèse et développement, progrès et réussites, partis et factions politiques, classes privilégiées et classes opprimées, réalisme politique et révolution, dissolution et décadence ont pour commune origine l'ambiguïté radicale et indéchiffrable que comporte l'efficacité de l'homme.

Mais de même qu'en passant de l'intellection au jugement d'existence (*an sit*) on va de la théorie aux faits, des possibilités aux réalisations, ainsi l'ambiguïté de la communauté politique provoque la réflexion, la critique et les jugements de valeur dont l'expression va créer le milieu culturel. Mais tout comme, à ce palier, l'intelligence risque de s'enfermer dans le labyrinthe des systèmes philosophiques, de même la communauté culturelle rencontre une ambiguïté qui lui est propre. *Video meliora proboque...* Les jugements de valeur de l'homme peuvent être magnifiques, mais leur efficacité ne l'est pas autant. Il aurait pu en être autrement en d'autres conditions; mais, dans l'ordre actuel, l'homme est atteint d'impuissance morale. Cet état de fait porte l'homme à mettre en doute le titre de la foi et de la raison à diriger la communauté humaine; il le porte aussi à ne faire cas de leurs préceptes que dans quelque sphère isolée, — celle de l'école ou de l'Église, — et à cultiver ailleurs des vues « réalistes » qui ramènent la théorie à la pratique, c'est-à-dire à tout ce qu'on a choisi de faire. Il en résulte que, parallèlement au progrès de la pensée humaine, où les schèmes unificateurs vont s'agrandissant, une succession de schèmes intellectuels directeurs, qui vont se rétrécissant, marque le déclin des communautés culturelles. Le protestantisme rejeta l'Église, mais conserva la révélation. Le rationalisme rejeta la révélation, mais reconnut la souveraineté de la raison. Le libéralisme abandonna l'espoir d'un accord humain au niveau de la raison, mais il respecta la conscience de chacun. Le totalitarisme se moque de la conscience bourgeoise pour mieux dominer et unifier l'humanité entière à un niveau artificiel de communauté *in-existente* au sujet.

4. *Le monde moderne et l'université en regard des schèmes qui précèdent.* — Ce schéma va nous suffire à

esquisser le sens de nos deux termes: le monde moderne et l'université.

Le monde moderne est la condition historique présente de l'humanité. Produit de l'ambivalence d'un devenir séculaire. Précipité menaçant du progrès-déclin culturel et politique, solidifié en opinions, mentalités, explications, philosophies, goûts, coutumes, craintes et espoirs. Dans la mesure même où la défaillance de l'homme à comprendre sa condition présente lui rend impossible l'action que cette condition requiert, on doit parler de la crise grave du monde moderne. Mais, inversement, dans la mesure où il est possible d'amener l'homme à comprendre ce qu'il n'a pas compris, à porter des jugements de valeur sur ce qu'il a accepté comme valeur sans jugement, et à exécuter ce qu'il a négligé d'accomplir, l'état de choses qui autrement serait une crise grave devient une responsabilité proportionnée aux ressources disponibles de l'humanité.

L'université est, dans la communauté culturelle, un des organes générateurs. Ce qui l'établit, ce ne sont ni ses édifices, ni son équipement, ni sa charte, ni son budget, mais la vie intellectuelle de ses professeurs. Son rôle — à quoi tout doit se référer — est de faire participer à la vie de l'intelligence. L'importance de ce rôle ne devrait pas faire mystère. Sans cet *intus-legere* par lequel l'intelligence en acte comprend, comment l'homme pourrait-il étreindre en une synthèse supérieure la multiplicité de ses intellections antécédentes, mettre un ordre — par l'unité de leurs relations intelligibles — dans la multiplicité de ses idées, passer avec aisance de l'existant à l'essence, du particulier au général, de l'ordre pratique à l'ordre spéculatif, et vice versa ? Sans cette habitude de comprendre, les explications qu'on apporte tentent d'assoupir le besoin de connaître (par exemple, les somnifères « endorment » à cause de leur « vertu dormitive »), on ramène les vérités à des formules creuses, les préceptes moraux à un catalogue de défenses, et l'existence humaine se durcit dans une routine sans issue, incapable d'adaptation à la vie, privée qu'elle est de cette force — le savoir véritable — qui habilite à percevoir les vraies possibilités et à susciter et diriger les réalisations effectives.

5. *Rôle concret de l'université catholique.* — L'université catholique et l'université profane exercent la même fonction, mais dans une situation différente qui crée pour chacune des problèmes distincts. L'une et l'autre ont la responsabilité de répandre le développement de la vie intellectuelle. Et il n'est personne pour croire qu'une université catholique de second ordre ait plus de chance de plaire à Dieu sous la Loi nouvelle que, sous l'ancienne Loi, les sacrifices d'animaux malades ou estropiés. Cependant, de profondes différences affectent cette identité substantielle de fonction. L'université profane est insérée dans l'ambivalence — progrès-recul — de l'ordre politique et culturel; il se peut

qu'elle résiste pendant quelque temps aux aberrations; mais, tôt ou tard, elle finira par céder, parce qu'elle recrute ses élèves et ses maîtres au sein même du milieu politique et culturel du moment. Sans doute, les moments historiques de « ce monde » font pression sur l'université catholique et sur la communauté catholique. Mais celle-ci n'est pas sans défense efficace contre cette pression. Si on appelle théologiques les vertus surnaturelles de foi, d'espérance et de charité, c'est parce qu'elles orientent l'existence de l'homme vers l'intimité même de Dieu. Mais elles n'en ont pas moins une portée sociale profonde. Pour liquider la tension dangereuse qui s'accumulerait dans un milieu soumis exclusivement aux rigueurs d'une stricte justice, il y a la charité qui, donnant la force de remettre les griefs passés, rend possibles les recommencements. Pour garantir l'efficacité humaine contre les déterminismes économiques auxquels l'assujettirait le seul égoïsme, il y a l'espérance, libératrice parce que toute tendue vers le Royaume de Dieu. Pour libérer l'intelligence des périls — manifestes par l'histoire de la pensée humaine — auxquels l'expose son insertion dans la dialectique — progrès-recul — des communautés politiques et culturelles, il y a la foi divine: l'homme de foi ne se laisse point balloter par tout vent de doctrine.

Mais si l'université catholique — parce qu'elle est catholique — échappe à l'ambivalence de l'efficacité humaine et à celle de la culture humaine, elle demeure cependant — parce qu'elle est université — impliquée dans une ambivalence qui lui est propre. Depuis l'époque des écoles d'Alexandrie et d'Antioche, en passant par les universités médiévales, jusqu'aux jours des encycliques *Pascendi* et *Humani generis*, des catholiques ont facilement porté les penseurs au compte des bénéfices douteux. On s'accorde à célébrer les mérites de saint Thomas; mais c'est lui qui cumule pratiquement toute louange, tant il paraît difficile de formuler à l'adresse des autres un éloge sans réticence. Au fait, l'attitude prise à l'égard des penseurs catholiques pourrait être de nature à inspirer le conseil d'envelopper son talent dans un fichu pour l'enterrer en lieu sûr, n'était le commandement nettement contraire de l'Évangile qui exige — étonnement du capitalisme — un rendement de cent pour cent. Et voilà comment l'effort d'intelligence des catholiques a son ambivalence propre: il doit, d'une part, être poussé à la limite et, d'autre part, rendre un service si complexe, si ardu, si précieux qu'il est à la fois facile et désastreux d'y échouer.

6. *La tâche intellectuelle présente de l'université catholique.* — Si le moment historique que nous vivons est lourd de sombres pressentiments, rappelons-nous toutefois que « c'est seulement à la tombée du crépuscule que l'oiseau de Minerve prend son envol ». Comme la source de la véritable influence ne se trouve pas dans les affirmations des livres, mais dans l'exercice de l'in-

telligence, de la même manière ce n'est pas la pure logique, — se déroulant-elle avec l'infailibilité d'un calculateur électronique, — mais ce sont les événements concrets et leurs suites palpables qui forcent un animal raisonnable à ouvrir les yeux et à comprendre. Le monde moderne, avec l'ampleur de ses craintes et de ses menaces, peut en apprendre long à l'homme sur lui-même; bien plus, il a préparé l'homme à comprendre ces leçons.

Sans doute, l'université catholique ne dispense pas la grâce divine; son rôle n'est pas non plus de partager le magistère du Christ; elle doit, de plus, conserver d'abord et transmettre le savoir déjà acquis avant de l'étendre et de l'approfondir; elle n'en demeure pas moins le foyer où normalement doit se faire sentir le besoin d'une intégration du savoir et où doit se tracer la voie qui mène à cette intégration. A propos de ce problème vaste et complexe, je me contenterai ici de trois brèves remarques.

Premièrement, une purification doit précéder l'intégration. Le devenir humain est ambivalent: il est progrès-déclin; et les aberrations de l'intellect spéculatif comme celles de l'intellect pratique de l'homme, si elles ne rendent pas impossible l'intégration des acquis véritables auxquels elles sont mêlées, ne peuvent cependant être elles-mêmes intégrées.

Deuxièmement, celui qui entreprend cette purification doit être pur lui-même. Toute purification, parce qu'elle est un processus humain, comporte ambivalence: pour enlever la paille qui est dans l'œil de son prochain, on ne doit pas avoir une poutre dans le sien; l'intellectuel véritable doit être humble, serein, sans parti pris, sans complaisance personnelle, professionnelle ou nationale, sans connivence avec les passions, travers ou engouements du moment présent, sans attachement à ceux d'hier.

Troisièmement, il est un problème particulier et nouveau d'intégration qui sollicite le penseur catholique: celui que posent les résultats des sciences positives qui traitent de l'homme. Ce n'est pas la pure nature considérée par la philosophie, mais l'homme existentiel qu'étudient l'anthropologie et la psychologie expérimentales, l'économie et la sociologie, les divers existentialismes et les philosophies appliquées à l'histoire des civilisations, des cultures, des religions et des dogmes; or cet homme existentiel, passé et actuel, est affecté d'impuissance morale; d'autre part, il accueille ou refuse dans son action le don de la grâce divine. L'intégration des sciences qui étudient l'homme historique doit donc se faire par la théologie, non par la philosophie. Ainsi l'adage ancien qui faisait de la théologie la « reine des sciences » reçoit un regain d'actualité, et la *Notion d'université* de Newman retrouve la saveur de l'inédit.

Traduction de Relations. Tous droits réservés, Ottawa, septembre 1951.

Vers un nouvel ordre politique

Robert BERNIER, S. J.

UNE ÉPOQUE relativement récente, qui semble presque aussi reculée que le moyen âge, un groupe humain au fond de l'Asie pouvait être privé de son droit à vivre une vie pleinement humaine, sans que le Parisien, le New-Yorkais ou le Montréalais pût découvrir en quoi le développement de sa propre vie s'en trouvait atteint. Mais il en va bien autrement aujourd'hui. Apparemment loin de notre continent américain, se passent des événements dont il serait difficile de majorer la portée. Un « terrénisme » matérialiste est inculqué aux populations slaves et orientales par une propagande savamment orchestrée. Des techniques de subjugation de l'homme injectent la haine de l'étranger en même temps que l'ambition de dominer le monde. Une minorité, par une surveillance anonyme et omniprésente, à l'aide de techniques punitives capables d'atteindre l'homme dans sa spiritualité même, réussit à manœuvrer la majorité comme un troupeau. Des phénomènes sociaux de cette envergure et de cette profondeur débordent les cadres d'un hémisphère. Ce n'est pas « la moitié de l'humanité » dont le destin est concerné, c'est l'humanité, chez nous. Non seulement une arme potentielle est forgée qui demain pourra s'abattre sur l'humanité libre, mais ce qui est d'ores et déjà mis en cause, c'est la conception de la droite vie humaine ici-bas, que l'homme a pris des millénaires à découvrir et à instaurer. Dans la mesure où un pareil état de fait est accepté, fût-ce uniquement à titre de conséquence de forces majeures incontrôlables, il se trouve que, dès maintenant, ceux qui m'entourent et moi-même, si nous ne réagissons, nous sommes insensiblement portés à trouver les droits de l'homme moins sacrés, moins inviolables, moins nécessaires. D'autant plus qu'une interdépendance universelle nous oblige à maintenir et à développer des échanges commerciaux, des rapports financiers, des relations interétatiques avec tous les secteurs de la planète. Tant il est vrai que c'est toute la terre qui a été donnée à l'humanité entière, pour que l'humanité transforme la terre et que la terre soutienne la vie de l'humanité. D'autre part, la radio, la presse, le livre ont supprimé les distances et l'isolement. C'est devenu un truisme de dire que nous savons aujourd'hui plus de choses et plus vite sur la Chine que deux villages voisins en savaient, il y a cent ans, l'un sur l'autre. Or, ces relations convergentes entraînent des contacts, des solidarités, des sympathies d'homme à homme, qui tendent à minimiser l'importance de la violation massive de droits humains et l'urgence de la corriger. On s'habitue vite au scandale dans un monde ainsi élargi

Le P. Robert Bernier, ancien secrétaire de la rédaction à Relations et actuellement professeur d'apologétique au Collège Sainte-Marie, publiera ces jours-ci, aux Éditions Bellarmin (25, rue Jarry, ouest) un ouvrage de philosophie politique intitulé : l'Autorité politique internationale et la Souveraineté des États. Nous sommes heureux d'en présenter cet extrait à nos lecteurs.

et où chacun ne se préoccupe néanmoins que de son intérêt immédiat, dans un monde où personne n'a la charge de l'intérêt de l'homme comme tel. On s'incline fort vite aujourd'hui devant « le fait accompli ». Et bien peu de gens semblent remarquer que *la vie humaine elle-même* est mise en péril par ces acceptations, qui habituent l'homme à tourner du mieux possible à son avantage les injustices qu'il ne peut empêcher.

Ainsi, pendant qu'au nom de la civilisation tel honnête et sincère citoyen lutte pour redresser, à l'intérieur de l'État démocratique, les torts séculaires causés aux classes laborieuses, il laisse se consommer, au delà de ses frontières, des injustices d'une tout autre envergure et une utilisation de l'homme par l'homme entraînant des répercussions autrement menaçantes pour l'avenir de la civilisation. Bien plus, pendant qu'il lutte ainsi chez lui pour le droit, son propre État ou ses conationaux exploitent souvent à l'étranger la violation du droit ou, du moins, ne favorisent guère, dans leurs colonies politiques ou économiques, l'épanouissement de l'homme.

Ce n'est pas le bien commun que peut promouvoir un tel fouillis de relations humaines. Sans doute ce fouillis lui-même témoigne-t-il de l'interdépendance de l'humanité. Mais, hélas! cette interdépendance, l'ordre politique aujourd'hui ne la protège même pas de façon négative, pas même à titre de « gendarme », pendant qu'un grand nombre cherchent à utiliser l'universelle solidarité à leur profit ou à celui de leur groupe.

Rien ne prouve davantage la solidarité mondiale que les dangers et les pertes résultant du mauvais usage que nous en faisons.

Dangers pour la paix. Si la division du monde en deux mondes paraît aujourd'hui si tragique, c'est que ces deux moitiés de l'humanité ne peuvent s'ignorer, ne pourront même avant longtemps que s'étreindre dans le sang, à moins que le sens de la solidarité ne parvienne à primer l'exploitation de la solidarité. L'acuité même avec laquelle nous percevons cette dualité prouve notre besoin d'unité.

Pertes incommensurables. La civilisation humaine se nourrit d'apports diversifiés. Elle est œuvre vivante, qui se renouvelle sans cesse. La richesse des valeurs humaines tient en partie à leur multiplicité. Le chrétien sait, par exemple, quel enrichissement spirituel peut lui apporter la stimulante variété des manières de vivre la vie chrétienne et de penser l'unité du dogme. Ce que l'Occidental est en train de découvrir, c'est combien il a exagéré la valeur de sa conquête de la nature, parce

qu'il a trop longtemps différé d'intégrer à sa culture cette valeur propre à l'Orient: le respect de la nature. Que de virtualités humaines inutilisées jusqu'à ce jour par absence d'un ordre protégeant tout effort créateur, favorisant toute création humaine et son intégration par l'humanité!

Cette unification de l'humanité est sans terme. Elle naît de l'esprit qui, instituant la pensée dans le milieu social qu'il crée sans cesse, unifie les hommes par la civilisation.

Mais, face à la civilisation, qu'en est-il de l'ordre politique, ordonnateur suprême? Le particularisme de fait de l'État a-t-il décliné sans cesse pour en réaliser l'universalisme de droit? L'ordre politique présent est-il apte à ordonner la civilisation mondiale? A équilibrer l'économie? contrôler le capitalisme? modérer la propagande? assurer les libertés essentielles: le simple droit de circuler sur la terre des hommes? Est-il apte à procurer le premier des biens humains, la paix?

N'est-ce pas le drame de notre époque que ce retard de l'ordre politique? Et n'est-il pas plus tragique encore que l'esprit de l'homme ne soit même pas prêt à voir le problème?

Lorsqu'il institua la cité, l'homme venait de prendre conscience d'une exigence foncière de sa nature: le mieux-être humain est impossible sans un ordre politique. Mais l'homme du XX^e siècle, quand il conçoit la

cité mondiale, semble avoir oublié qu'elle doit être, elle aussi et cette fois à la dimension du monde, une détermination ultime de la vie sociale. Il voile cette exigence sous un revêtement de protocoles et de tractations. Que chacun poursuive son intérêt du mieux qu'il le pourra, et le bien commun universel en résultera, a-t-on la naïveté de croire. La loi de la jungle régit la cité mondiale.

Le civisme ne peut se développer qu'à l'intérieur d'institutions. Pas de civisme antérieur à la cité. On admet sans peine la nécessité d'un pouvoir coercitif dans l'État pour soutenir la vertu civique. On sait fort bien qu'on ne peut tabler sur les bonnes intentions seules et sur l'esprit de collaboration. Pourquoi hésite-t-on à reconnaître ces vérités élémentaires quand il s'agit de réaliser le bien commun universel?

Le problème de l'heure ne peut se poser en simples termes de libre coopération. Ce dont il s'agit, c'est d'adapter l'ordre politique à l'exigence d'unité que comporte le développement de l'humanité, afin de relancer la marche en avant de l'homme et de stimuler sa responsabilité créatrice personnelle ou communautaire: ce qui est proprement la fin de l'ordre politique.

D'autre part, en quête d'une nécessaire unité politique, il nous faut simultanément découvrir pourquoi cette unité n'appelle pas un monisme, mais exige intrinsèquement un pluralisme réel.

AU MADAWASKA

Alexandre DUGRÉ, S. J.

AU CARREFOUR du Nouveau-Brunswick, du Québec et du Maine, le diocèse d'Edmundston se compose en majorité de Canadiens français venus, de Kamouraska et de Rimouski, rejoindre les Acadiens de la Dispersion, après 1785. On sait la navrante histoire du peuple martyr, chassé de Port-Royal et de Grand-Pré, puis revenu fonder Sainte-Anne-des-Pays-Bas (Frédéricton), et chassé de nouveau pour que les loyalistes américains s'installent sur de belles fermes toutes faites. Remontant alors la rivière Saint-Jean, ils en défrichèrent les deux rives, du Petit-Sault (Edmundston) au Grand-Sault.

Comme il y a un choix de Dieu sur certaines âmes privilégiées, il semble y avoir aussi un choix du démon, un acharnement sur Job, sur tout un peuple de Job, avec des moyens proprement épouvantables, destinés à jeter ses victimes au blasphème. Mais non. Ces errants, ces dépouillés, ces archipauvres et ces archi-courageux, ils acceptent la volonté de Dieu, ils vont agrandir son royaume. C'est mieux que les Hébreux au désert; c'est l'Église en marche, c'est le voyage de Bethléem, la fuite en Égypte, la résurrection après un crucifiement qui ne les a pas tous fait mourir, les Daigle, Cyr, Martin, Mazerolle, Hébert, Thériault, Gaudin, Mercure, Thibodeau, Violette... Avec la religion comme unique force, ils sont les avant-gardes des bâtisseurs de foyers priants, des bâtisseurs d'églises pour la prière commune, les cantiques et la messe blanche, car ils n'ont pas souvent la vraie messe.

Après 1786, le curé de l'Île-Verte, déjà chargé de la Gaspésie, fait cent milles, non en taxi, mais en canot, à pied, dans

la misère du corps, pour venir à Saint-Basile soulager la misère des âmes. On patiente, on s'enracine, des deux côtés de la rivière. En 1803, Mgr Denaut vient confirmer 186 personnes sur 446, sur 239 communiant de 12 à 75 ans; puis il envoie un Sulpicien, l'abbé Ciquart. Mais la paroisse de Saint-Basile existe depuis 1792, sept ans après l'arrivée des premiers colons, sœur cadette de Memramcook (1781) et de Caraquet (1784).

A la première grand-messe, les vieilles voix, silencieuses depuis quarante ans, chantèrent aux échos les *Kyrie*, *Gloria*, *Credo* de Grand-Pré, et les larmes s'ajoutèrent à l'adoration. Des curés remarquables, MM. Marcoux, Langevin, Dugal, et l'incomparable sœur Maillet de l'Hôtel-Dieu ont consolidé la patrie nouvelle. En 1908, le rassemblement national réunit à Saint-Basile des frères qui ne s'étaient pas connus depuis cinq générations. Après s'être salués, ils se taisaient pour ne pas pleurer. Des hommes!... Depuis cent soixante ans, l'Église du Madawaska a grandi, jusqu'à devenir un diocèse de 90,000 âmes. Comme disait Mgr Dugal, « la bonne Providence a fait des trente et une familles de 1792 autant de paroisses » — en attendant les autres et la cathédrale, deux collègues classiques et la moitié du diocèse de Portland (Maine).

En 1831, les États-Unis, comme les Moabites pour les Hébreux du désert, se demandèrent ce qu'étaient ces pauvres gens. Des inspecteurs passant de maison en maison, s'ils ne disaient pas comme Balaam: « Qu'ils sont beaux vos foyers, défricheurs! », reconnurent les qualités vaillantes: « C'est un

peuple inoffensif et charitable. Il se tire d'affaire tout seul... (on se demande comment!). Il faut espérer que les États-Unis se montreront plus équitables envers eux que les Anglais, qui les ont chassés de leurs fermes et les ont forcés à chercher refuge dans les forêts... » Et Keane: « Ils vivent dans une mutuelle fraternité, pratiquant la morale et la religion, n'obéissant qu'aux lois de l'honneur et du bon sens. » Pas de serrure ni de contrats chez eux: parole d'homme, parole de roi. Les *raccordailles* de difficultés se font à Pâques devant le prêtre. Et l'Anglais Fisher: « Ils forment un peuple honnête et pacifique, et très hospitalier. » « Un peuple tout à fait à part », écrit en 1836 l'Américain Jackson, alors qu'il fallait passer par la Rivière-du-Loup et Campbellton pour aller à Moncton.

Un peuple *à part*, déjà! C'est la *république du Madawaska* qui se dessine, que ses particularités canado-acadiennes et agricoles différencient des Acadiens de la mer. Doit-on le regretter? Oui, si la division s'accroît; non, si l'union coopère, si les profondeurs de l'âme restent les mêmes, la foi en Dieu et la fidélité française, même et surtout chez les frères du Maine, qui auront plus de mérite à continuer les ancêtres, mais qui devront les continuer!

Les Irlandais d'Amérique, pour expliquer leur splendide attachement à leur île mère par delà le vaste Atlantique, ont forgé le joli axiome: « *Blood is thicker than water*. Le sang est plus épais que l'eau », plus fort, plus précieux et plus exigeant. Surtout quand ce n'est pas un océan, mais une gentille rivière, facile à traverser même aux bonjours et aux chansons, qui sépare les mêmes familles, les mêmes noms et la même foi. N'y a-t-il pas plus de ressemblance, d'union et d'unité entre les deux Madawaskas qu'entre ces Français de l'Aroostook et les Américains de Virginie, du Missouri ou de l'Alabama? Notre frontière n'est après tout qu'un courant d'air et de rivière; mais le sang, le sol, la foi, la langue, autant que possible l'école, seront les mêmes, pour la survivance d'une même patrie adorant le même Dieu. Comme les Juifs conservent l'unité dans la dispersion, notre petite Pologne gardera l'unité dans la création divine, sabotée par la politique humaine ou inhumaine.

Si l'alliance proposée en 1650 entre Nouvelle-Angleterre et Nouvelle-France avait réussi, quelle destinée merveilleuse attendait l'Amérique du Nord! Quelle force de spiritualisme à la place, à côté du matérialisme! Si l'histoire n'a pas vu grandir également les filles de France et d'Angleterre, l'histoire a vu autre chose, mieux, plus rare, d'une essence plus héroïque. L'histoire a vu nos germes de nation foulés aux pieds, dispersés aux quatre vents, s'entêter à vivre dans la résurrection de l'Acadie, de cinq ou six Acadies, dans la réunions des ossements dispersés de la vision d'Ézéchiël, dans la remontée des côtes, le relèvement des croix plantées et leur multiplication là où jamais encore la terre ne les avait vénérées.

L'histoire chantera au monde brutal l'occupation de cette dentelle de rivages qui court du cap Pelé à la baie des Chaleurs, à Bonaventure et aux paroisses du vieux Québec, fières de leurs petites Cadies. Et cette Louisiane aux bayous toujours français... Oh! surtout l'Acadie officielle, une et multiple, apôtre de la Vierge et de la messe, non plus sous les bois, par accident, mais dans l'église installée bien chez elle, régnant sur le pays perdu hier, puis retrouvé, repris non par des troupes qui tuent, mais par la faiblesse du Christ, par la sueur et le travail des hommes, par la prière, le courage et les enfants des femmes.

Acadie de l'île Saint-Jean, qui tient et qui en gagnera. Acadie de la Nouvelle-Écosse, elle-même tronçonnée le long de la mer, sur les rivages chantant français de Pubnico, de la baie Sainte-Marie et du Cap-Breton. Acadie majeure du Nouveau-Brunswick, Acadie de la mer féconde et des *plains* généreux du Madawaska, Acadie prenant figure de province

mère, avec ses vigoureux diocèses de Moncton, de Bathurst et d'Edmundston, avec la rallonge du Maine.

L'histoire n'est pas finie; elle n'a jamais dit son dernier mot; elle chantera toujours plus fort ses marseillaises pacifiques de l'*Ave maris stella*; elle se réunira pour prier en congrès de vie. Elle dira les progrès d'un petit peuple qui fut toujours grand par les qualités d'âme, par le martyre enduré, et qui sera bientôt grand par le nombre et le territoire occupé. Acadie des promesses, Acadie des réalisations, maintenant que l'éducation supérieure est mise à sa portée, maintenant que les coopératives ont maté l'oppression économique, et si l'émigration peut cesser d'éparpiller sa belle jeunesse dans l'exil assimilateur.

* * *

« Notre plus grand article d'exportation, dit un prêtre, c'est notre jeunesse. » Jadis on la dispersa; hier elle s'expatriait en Nouvelle-Angleterre pour y chercher de l'ouvrage, ou jusqu'au Wisconsin et au Montana pour y chercher de la terre. Aujourd'hui elle gagne surtout l'Ontario, là où se donnent les gros contrats de guerre.

Le Nouveau-Brunswick est livré au pire capitalisme. La bonne terre qui reste, entre le Grand-Sault et Saint-Quentin, est réservée aux arbres des compagnies Irving et Fraser. Une magnifique tranche de 3,000,000 d'acres très fertiles, d'abord cédée pour quatre-vingt-dix-neuf ans à la construction de la *N.-B. Railway Line*, passa au Pacifique Canadien avec cette ligne et fut ensuite vendue à l'enchère. Le gouvernement provincial aurait pu tout avoir à \$1 l'acre; il ne vit rien. La compagnie Fraser acheta la partie nord, et surtout Irving acheta la plus grande partie, non pour quatre-vingt-dix-neuf ans, mais en toute propriété, avec lettres patentes capables de bloquer le progrès à perpétuité. Dix belles paroisses n'ont pas la permission de naître, et l'on émigre. La jeunesse rurale manque de sol? Eh bien, qu'elle parte! Lui détient la terre sur papier timbré.

Autre exemple de capitalisme indéfendable. Le Grand-Sault, la plus belle chute des provinces maritimes, a été victime aussi d'un sale tour d'affaires. Cédée à l'*International Paper*, en vue d'usines qui feraient travailler les hommes sur leur bois, elle est tombée à la *Gatineau Power*, qui en retire \$1,600,000 à exporter l'électricité à Campbellton et Dalhousie. M. Veniot, qui voyait grand, voulait capter la forte chute pour doter sa province d'une hydro. L'on dit communément qu'il a refusé \$200,000, offerts à lui personnellement pour qu'il renonce au projet. Comme il tint bon, \$500,000 seraient allés à la caisse électorale de l'opposition pour lui enlever le pouvoir. M. Baxter fit une campagne digne; mais dans les comtés anglais des environs de Saint-Jean, la cabale jaune, sans rien dire de l'hydro, rabâcha malproprement les questions de race et de religion. Veniot fut battu. Conséquence: pas d'hydro et pas d'industrie au Madawaska. Sans terre et sans industrie, les jeunes s'en vont.

La grande culture locale, prolongée de l'Aroostook du Maine, est celle de la pomme de terre, qui souffre de mévente. On n'a pas d'idée de ça. Le roi des patates, M. Pirie, sénateur, en produit 55,000 barils (de trois minots) et il en achète 300,000. Ses établissements du Grand-Sault expédient en Angleterre, à Cuba, au Brésil, en Argentine... Comme il a fait la maladresse d'expédier des patates de semence, aujourd'hui ça va moins bien. Il songerait à vendre ses immenses caveaux et installations, où il fabrique de l'empois, de la poudre de patate et des barils.

La seule paroisse de Drummond produit annuellement 800,000 barils, plus de 2,000,000 de boisseaux; Saint-André, 400,000 barils, et ainsi de suite. Un gros cultivateur en produit 25,000, un moyen 6,000 et un petit 1,500 à 2,000. Drummond pourrait charger 15 wagons par jour, du 15 sep-

tembre à juin. On a déjà obtenu \$10 le baril; aujourd'hui, à \$0.90, on laisse pourrir les patates, on les brûle, on les enterre par milliers de barils, après l'hivernement aux grands caueaux chauffés. Le gouvernement s'est arrangé avec Pirie pour payer \$0.60 si lui débourse autant. M. Pirie en a pris et payé 300,000 barils en 1950; le gouvernement n'a pas encore payé sa moitié, et les terres sont hypothéquées. C'en est au point qu'on se tourne vers la betterave sucrière. On a fait venir aux deux Madawaskas M. Pasquier, l'ingénieur-agronome français qui a fait le succès de Saint-Hilaire et que notre reconnaissant M. Barré a mis en disponibilité. L'on s'attend à voir surgir, en bordure du Maine, une fabrique de sucre blanc.

La situation scolaire est loin d'être franche comme au Québec, mais on s'en tire où l'on est la majorité. On suit le programme officiel et l'on ajoute le catéchisme et le français, même à l'école supérieure. A Edmundston et en plusieurs paroisses rurales, la commission scolaire est toute nôtre. Le gouvernement paie sa part d'octrois, et la pulperie Fraser 66% des taxes, à cause aussi de ses terrains. Le splendide Collège Saint-Louis des Pères Eudistes, à base française, est rempli à refuser des élèves.

Au Grand-Sault, les Sœurs de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur ont bâti une vaste école, louée à la commission scolaire. Le plan Peacock de construire des écoles régionales pour les « unités » de comtés proposait une école d'un million qui recevrait les enfants de quatre paroisses environnantes. Heureusement, les protestants de New-Denmark ont crié contre la distance: ils ont obtenu leur école, puis Drummond, puis Sainte-Anne, mais après combien de démarches de nos curés!

Au Madawaska du Maine, les écoles publiques, tenues aussi par des religieuses, suivent le programme officiel de Washington, enrichi de catéchisme et d'un peu de français, si peu que les élèves profiteront à peine du beau Collège Saint-Louis. L'anglicisation menace à brève échéance, à moins que des chefs résolus ne prennent l'affaire en main, à la façon des Juifs. Déjà plusieurs de ces paroisses françaises du diocèse de

Portland traversent la rivière Saint-Jean pour faire leur retraite fermée à l'accueillante maison des Pères Oblats — un ancien baraquement de l'armée, heureuse acquisition de S. Exc. Mgr Gagnon, tout près du collège. Des milliers de retraitants des trois diocèses — Edmundston, Portland et Rimouski — profitent de ces rajeunissements d'âmes pour garder et développer le sentiment religieux, les convictions ancrées au plus profond des cœurs.

La jeunesse est portée à l'anglais, qui fait gagner de l'argent et qui matérialise; mais elle est bien entourée, elle se sent chez elle: Edmundston est sûrement la ville la plus française en dehors du Québec, et Saint-Basile, avec son grand Hôtel-Dieu et son Collège Maillet pour jeunes filles, et Grand-Sault dont la paroisse bilingue a donné une fille française, et les paroisses rurales toutes françaises. Le Madawaska est tout un pays, un pays à part qu'il faut visiter, admirer. Il mérite une gloire spéciale en Amérique.

Pour la gloire humaine, il peut dire aux touristes le mot ancien: « *Sta, viator, heroem calcas*. Arrête, voyageur, tu foules un sol héroïque. » Pour la gloire divine, il peut s'appliquer les mots frappants de Jérémie sur la captivité de Babylone: « C'est une grâce que nous ne soyons pas anéantis. Notre héritage a passé à des étrangers. Seigneur, renouvelle nos jours comme autrefois... » Et Dieu répond: « Bâissez-vous des maisons; multipliez-vous dans ce pays. Ne suivez pas la voie des étrangers; leurs coutumes ne sont que vanité... Je serai le Dieu de vos familles, et elles seront mon peuple. Je leur donnerai un même cœur. Je mettrai ma joie à leur faire du bien. Je les planterai sur cette terre, je ramènerai les exilés. On entendra dans les lieux sans hommes ni bêtes les cris de joie et le chant des fiancés. »

Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu! — le Seigneur, non l'or ni l'orgueil, ni la chair, ni l'esprit de domination et de persécution, mais l'esprit de Dieu, de la Vierge de l'Assomption, la grande patronne, celle qui remonta au ciel corps et âme, en son corps des Sept Douleurs, en son âme des Sept Allégresses.

« LA PIERRE D'ACHOPPEMENT »

Luigi d'APOLLONIA, S. J.

MAURIAC continue d'écrire *Souffrances du chrétien*; cette fois-ci, le livre s'intitule *la Pierre d'achoppement*.

Laissant de côté l'art du romancier, ses éclairages fauves, les paysages où ruisselle la pluie et où plombe la canicule, la qualité de cette prose lyrique et rythmée sur le cœur, plus adaptée à la création littéraire qu'aux débats politiques et religieux, nous formulerons, à propos de ce petit livre de cent vingt pages, deux remarques seulement: l'une de caractère psychologique sur la franchise, l'autre de caractère théologique sur l'Incarnation.

La franchise est donc de mode. Elle est souveraine. A l'encontre de toutes les autres vertus, elle n'aurait pas à garder le juste milieu. Elle est un absolu. La justice, la charité, la vérité même s'inclinent devant elle. La fermeté peut dégénérer en dureté, l'obéissance en passivité, le commandement en orgueil, mais la franchise, elle, ne saurait défaillir. Erreur, effronterie, indiscrétion, qu'importe! pourvu qu'on soit sincère. Dire n'importe quoi à n'importe qui

n'importe quand et n'importe où serait la perfection même de la franchise et son couronnement.

N'avons-nous pas vu toute la sale marée de leurs rancœurs, de leurs haines, de leurs impudeurs refluer dans les œuvres de certains grands écrivains? On ne s'est même pas arrêté devant l'homosexualité, et l'on s'est confessé à la face du monde entier en vingt langues différentes. Comme la fiction, bien que transparente, offrait encore un voile, on publia son *Journal*, et l'on remporta le prix Nobel. Qui, par respect des âmes, refusait de confondre la franchise avec l'emportement des instincts et l'ordre moral avec le pire sans-gêne passait pour n'aimer pas la vérité.

Il serait indigne de même insinuer que Mauriac aurait quoi que ce soit à voir avec ces goujats élégants. Mauriac est un chrétien de grande race. Sa droiture de caractère, le désintéressement de ses intentions, son attachement à l'Église nous rendent attentifs à ses remontrances et sensibles à ses aveux.

Mais si l'impudeur est une contrefaçon hideuse de la franchise, elle n'est pas la seule. Il y en a une autre: l'indiscrétion.

Ce n'est pas surtout l'audace qui rend Mauriac indiscret, car nous en avons entendu bien d'autres et de plus raides

encore sur les « dévotions rémunératrices », la « dévotion sensible et jouisseuse », les « pieux barnums de la sainte Église », les « candidats de la sainteté », le « snobisme des grands Ordres », « le criminel détournement de la conscience catholique ».

« Je ne cherche d'ailleurs dans ces pages, écrit Mauriac, qu'à manifester un état d'esprit. J'y enregistre mes réactions de catholique sans préjuger leur valeur. Il se peut qu'elles ne témoignent que contre moi-même. Oserais-je avouer qu'à les relire, c'est moins leur audace qui me frappe que la timidité avec laquelle je les manifeste et tous les « repentirs » dont je les fait suivre ? »

Mauriac nous semble avoir raison. La hardiesse de ces pages n'est pas dans la pensée. Elle n'est même pas, pour nous, dans le fait que Mauriac, laïc, en remonte à son curé. Elle est dans ce frémissement de l'âme, ces images lyriques et brûlantes, cette sensibilité consumée qui se manifeste jusque dans le choix du titre du volume. L'émotion perpétuelle est la *pièce d'achoppement* de la franchise de Mauriac.

Cette sincérité d'émotion, il la tourne surtout contre les chrétiens, ses frères, qui s'essayaient tant bien que mal à être parfaits comme le Père céleste est parfait, et qui cherchent Dieu en même temps qu'ils le fuient, avant de laisser à son amour une dernière chance. Mauriac, qui voudrait être indulgent et plein de tact, devient dur, blessant, impitoyable. Pierre d'achoppement, les fidèles; pierre d'achoppement, les curés; pierre d'achoppement, les évêques; pierre d'achoppement, l'Église elle-même. Mauriac a oublié la béatitude de la miséricorde; il regrette même de ne pouvoir se permettre la « furieuse liberté » d'un Bloy, d'un Bernanos qu'il ne perd pas de temps à canoniser comme l'« un des derniers témoins authentiques du Christ vivant ».

La destinée d'un chacun n'est plus avant tout une chose personnelle. C'est le croyant qui porte tout le blâme de l'incroyance, et le catholicisme même, « à ce degré compromis dans l'humain, enfoncé dans l'erreur humaine », tout empêtré dans la politique. Il est regrettable que le « caractère affectif » de sa croyance inspire à Mauriac une telle « antipathie pour la théologie », car n'importe quel manuel, même le plus mal fait, lui eût enseigné qu'il y a scandale et scandale, et que la *pièce d'achoppement* n'est souvent que le *scandale des faibles*, quand il n'est pas tout simplement le *scandale des pharisiens*.

Mauriac connaît ces distinctions; elles sont d'ailleurs dans l'Évangile... pour qui sait lire. Mais voilà, sa foi n'est pas pour Mauriac un « pieux jouet »; ni le Christ « un thème, un motif, dans l'orchestration d'une vie ». Il en est ébloui et bouleversé; il en est blessé; et il souffre de l'élan de la plaie. Il veut être parfait; il veut que tous les chrétiens soient parfaits; il veut que l'Église soit parfaite dans ses membres comme dans son fondateur. Mais le royaume de Dieu est semblable à un champ où poussent l'ivraie et le bon grain; le royaume de Dieu est semblable encore au filet du pêcheur qui tire sur la berge de bons et de mauvais poissons... Mauriac, qui défend la sainteté de l'Église et l'intégrité de la foi, défend sa propre sensibilité et sa foi chrétienne. L'émotivité gâte sa franchise et la rend insolente. Il serre les dents et les poings, quand le sourire suffirait. Il ignore que l'indulgence amusée vaut mieux souvent que l'irritation. Et parce que sa bonne foi est incontestable, sa sincérité passionnée n'en est que plus dangereuse.

La théologie, à laquelle M. Mauriac est très allergique, — « C'est un fait, écrit-il, que tout raisonnement théologique devient très vite une épreuve pour ma foi », — l'eût préservé de certaines fausses profondeurs; elle l'eût surtout éclairé sur

le sens exact de l'Incarnation, que des poètes comme Dante et Péguy ont su chanter profondément.

Pour être plus près de nous, Dieu, qui nous a donné les tables de la Loi au milieu des éclairs du Sinaï, s'est donné lui-même à nous dans le sein très pur de la Vierge Marie. Il s'est « incarné », il s'est fait Dieu à notre mesure.

Dans une péricope sublime de l'*Épître aux Philippiens*, saint Paul a dit le terme de cette « incarnation »: l'anéantissement ou, pour décalquer le terme grec, la *kénose*: « Le Christ existant en forme de Dieu ne s'est pas attaché jalousement à cette égalité de rang avec Dieu, mais il s'est vidé de lui-même, anéanti, prenant forme d'esclave, devenu semblable aux hommes. »

En quoi a consisté cet anéantissement? Erreur folle de penser que le Verbe en s'incarnant se soit vidé de sa divinité. En devenant semblable aux hommes, il a renoncé *pour son humanité* à tout le resplendissement de gloire et d'honneur qui revenait de droit au Fils de Dieu fait homme. Vrai homme, il a pris toutes les infirmités de notre nature passible et corruptible. Il a eu faim et soif, il a souffert, il est mort. Il a voilé la gloire de sa nature humaine. C'est l'enseignement de l'*Épître aux Hébreux*, et c'est la connotation des mots de saint Jean: « Et le Verbe s'est fait chair. » C'est pourquoi la théologie s'est attachée au mot *incarnation* plutôt qu'à celui d'*inhumanisation*; il dit mieux le dépouillement, l'anéantissement du Verbe qui assume non seulement une nature humaine, mais une nature humaine pauvre, souffrante, humiliée, une « chair ». L'union hypostatique n'a pas cessé après le matin glorieux de la résurrection; elle ne cesse pas au ciel à la droite du Père tout-puissant, mais l'*anéantissement* a pris fin.

Il se continue toutefois sur terre, dans l'Église qui est le Christ continué. Il se continue dans les sacrements, ces incarnations accidentelles, et dans les évangiles qui contiennent la Vie sous de pauvres signes sensibles; il se continue dans l'enseignement de l'Église, parole authentique de Jésus qui garde un accent paysan de Galilée, et dans cette « cristallisation millénaire de rites, de musiques, de fastes ».

Les hommes se réjouissent que l'Église soit humaine et à leur portée. Ils oublient que cet avantage doit se payer. Être humaine veut dire faite d'hommes: les hommes sont infirmes; sans la grâce, ils ne sont que péché. L'administration de l'Église, aux mains d'hommes et non d'anges, sera laborieuse, avec des cadres hiérarchiques, des congrégations, des archives, « les cheminements et les ruses de la diplomatie », « son velours pompeux », son argent, son code. Inévitablement la distribution des sacrements sera réglementée; certains prédicateurs se mettront en nage et parleront « dans la pensée que leur parole ne se distingue pas de celle de Dieu et avec l'assurance de n'être jamais interrompus ni critiqués (croient-ils) dans le secret des cœurs ». Inévitablement encore certains hommes d'Église seront plus préoccupés de faire du bureau que de promouvoir la charité du Christ, et l'Église elle-même devra « s'adapter, transiger, entrer dans la sinistre farce d'un monde pour qui le Christ n'a pas voulu prier, échanger avec lui des ambassadeurs, entretenir des ministres, avoir ses gardes, ses palais, s'entourer de cet appareil suranné qui prête aux faciles diatribes ».

Si seulement les hommes étaient parfaits! Mais ils ne le sont pas. Ni les fidèles, ni les prêtres, ni les évêques, ni les papes. Il faut en prendre son parti: brûler de zèle sans s'exaspérer; s'humilier sans être surpris ni découragé. Mauriac ne devrait plus s'étonner que l'Église ait une chair faible et souffrante, et que le Christ, continué en elle, ait abdiqué ses prérogatives de gloire.

Faite avec des hommes, parlant le langage des hommes, se servant de moyens humains, avec ses qualités et ses défauts, ses abus et ses réformes, ses bonnes et ses mauvaises

périodes, — la sainteté cependant ne lui faisant jamais défaut ni dans ses membres ni dans sa source, — l'Église, dans son mystère, continue l'anéantissement du Christ jusqu'à la consommation des siècles. Alors seulement apparaîtra l'Épouse tout immaculée, toute parée, en robe de noce, Église glorieuse, Église triomphante, pour le banquet de l'Agneau. Dans l'attente de ce jour, Mauriac lui-même écrit très justement dans un moment de « repentir » : « Il faut entrer dans le mystère de cet abaissement, de cette humiliation de l'Église. »

* * *

S'il avait à recommencer sa vie, Mauriac nous assure qu'il mettrait à dissimuler sa foi autant de soin qu'il a dépensé d'effort pour la monter en épingle. Mauvais joueur celui qui, agacé par l'angoisse de l'écrivain, voudrait retourner l'arme de cet aveu contre Mauriac qui la lui tend avec simplicité.

Depuis son enfance, Mauriac « a grandi, travaillé, souffert, aimé dans l'ombre immense qu'étend l'Église » sur sa vie. A son déclin, il vient témoigner de l'indéfectible amour qu'elle lui inspire et veut « mettre au net sa vraie pensée sur ce qui touche à l'unique nécessaire ou plutôt sur ce qui en constitue, ici-bas, le commentaire humain, et sur les puissances qui l'administrent ». Sans toucher à l'essentiel, il bouscule, dans une de ces « brusques rages » de son enfance, — dont il se défend cependant, — des conceptions et des habitudes même respectables, pour faire apparaître l'éternelle nouveauté du Christ.

Au service de nos enfants

Rose LÉTOURNEAU-LA SALLE

DEPUIS LONGTEMPS, les autorités de l'Hôpital Sainte-Justine s'inquiétaient avec raison — en face de l'accroissement incessant de la population — de ce que l'hôpital actuel, qui date de 1907, ne fût plus en mesure d'admettre tous les enfants qui ont besoin de ses services.

Depuis cinq ans, on étudiait ce problème, recommandant à la Providence l'œuvre à laquelle ses fondatrices ont consacré le meilleur de leur cœur et de leur dévouement. Et la Providence, qui aime les enfants d'un amour de prédilection, vint à leur aide. Les pouvoirs publics, reconnaissant le bien-fondé de leurs démarches, accordèrent aux dirigeantes de l'œuvre l'aide nécessaire pour jeter les bases d'un nouvel hôpital, plus vaste, mieux aéré et en état d'accueillir toutes les petites victimes des accidents et de la maladie.

Mais à cette aide, si précieuse soit-elle, il faudra nécessairement que la population ajoute la sienne. C'est pourquoi, cette année, la campagne annuelle de Saint-Justine en faveur de ses enfants malades devient la *Campagne de construction de l'Hôpital Sainte-Justine*.

Une campagne qui atteindra toute la population de Montréal et de la province, puisque Sainte-Justine, ainsi que le disait S. Exc. Mgr Léger, « est une œuvre nationale », et il ajoutait : « Il y vient des enfants de partout, et il n'est pas une de nos paroisses qui ne lui soit redevable. »

Des théologiens en ont fait autant, et même plus, mais sur un ton que ne gâtait pas la sensibilité, et dans des perspectives beaucoup plus vastes. Faut-il alors que les littérateurs catholiques se taisent, comme on vient de le crier dans un livre injuste et injurieux ? Mais où sont donc les théologiens (leurs livres et leurs revues) qui obtiennent auprès des incroyants la même audience que ces chrétiens inquiets et ardents ? Ne demandons pas à Mauriac de sortir de sa peau. Laissons-les, lui et les autres, s'exprimer librement ; nous aurons la sagesse de ne pas les prendre pour l'Église enseignante, ni de les dresser en prophètes de la fin des temps. Ce sont des poètes, il faut faire effort pour entrer dans leur pensée et leur sensibilité, pour discuter franchement avec eux, pour les éclairer au besoin. Car ils veulent servir notre sainte Mère l'Église.

Voyez comme ils savent faire les choses. C'est monsieur Lalou qui parle, le curé de Baluzac, dans *la Pharisiennne* : « Pourquoi donc serais-je étonné ? dit le curé. Ce qui est étonnant, c'est de croire... L'étonnant, c'est que ce que nous croyons soit la vérité ; l'étonnant, c'est que la vérité existe, qu'elle se soit incarnée et que je la tienne prisonnière, là, sous ces vieilles voûtes qui ne t'intéressent pas, et grâce au pouvoir de ces grosses mains qui font l'admiration de l'oncle Adhémar ! Oui, mon drôle, je n'en reviens pas, moi qui te parle, tant c'est absurde, tant c'est fou ce que nous croyons ; et pourtant c'est vrai ! »

Oui, malgré nos grosses mains... qui font les *Souffrances et le bonheur du chrétien*.

On tendra bientôt la main pour la construction du nouvel Hôpital Sainte-Justine. Mme Létourneau-La Salle vous invite à la générosité.

C'est à cette campagne que tout le monde sera invité à souscrire

Du 1^{er} au 15 octobre

Les plans de la nouvelle institution, approuvés par des experts de chez nous et de l'étranger, sont simples, modernes et efficaces. On pourra y installer 800 lits et 60 berceaux. Situé chemin de la Côte-Sainte-Catherine, face au Collège Jean-de-Brébeuf, à proximité de l'Université de Montréal, le futur hôpital, dont on est à parachever les bases, occupera un endroit idéal, où l'air et la lumière assureront aux enfants l'atmosphère indispensable à leur développement.

Nos enfants ! on en parle toujours avec beaucoup de tendresse et d'émotion. Tous les parents sont prêts à faire pour eux les plus grands sacrifices, tellement ils prennent de place dans leur cœur. On ne leur refuse rien. Refuserions-nous aujourd'hui de répondre à l'appel de l'Hôpital Sainte-Justine, qui a pris pour mission de les soustraire à la maladie, à la souffrance et à la mort ? Refuserions-nous de collaborer à cette œuvre de vie, qui, depuis plus de quarante-quatre ans, monte la garde près des berceaux de chez nous avec une vigilance qui ne s'est jamais ralentie ? A l'heure où elle s'inquiète pour nous de la sécurité de nos enfants et qu'elle veut élargir de nouveau son cœur pour en accueillir davantage, pour en guérir davantage, pour en sauver davantage, ouvrons donc aussi le nôtre en répondant à son appel avec joie, avec amour et avec générosité.

C'EST POUR NOS PETITS !

CROYONS EN LA PAIX

NOS LECTEURS connaissent *Pax Christi*, mouvement international pour la paix. Les pèlerins de *Pax Christi* étaient à Lourdes le 29 juillet. S. Exc. Mgr Feltin, archevêque de Paris et président du mouvement, y prononça un remarquable sermon sur la paix. Méditons-en quelques pensées.

« La paix n'est pas de ce monde... »

« Vous connaissez ce mot, il vous attriste, il vous fait mal; même si cette vérité vous blesse, il faut la regarder en face. »

« Non, la paix n'est pas de ce monde..., les guerres, les conflits locaux renaissent et s'engendrent sans cesse, nous ne le savons que trop! Certains trouvent cela absolument fatal et perdent tout espoir de mettre la guerre et la lutte des classes hors la loi; nous ne les suivons pas. L'Église enseigne que la paix est possible, qu'elle est un droit pour tous, un devoir pour tous ceux qui détiennent le pouvoir. D'autres, au contraire, se figurent que l'ère des batailles est révolue, que l'humanité, désormais instruite par l'Histoire, et devenue majeure, grâce au progrès, va remplacer l'épée par la charrue, et les hécatombes par les échanges fraternels. Nous ne les croyons pas, ou, du moins, nous ne croyons pas aux moyens qu'ils nous préconisent. Ils se fient totalement au triomphe de la raison et à la bonté de la nature humaine. »

Commentant plus loin le message de la sainte Vierge à Bernadette: *Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre*, Mgr Feltin affirme: « L'Église croit à la paix temporelle, parce qu'elle croit à la paix éternelle qui en est l'épanouissement. Et alors, tout s'éclaire! et la paix est aussi de ce monde. Une paix précaire menacée, sans doute, mais, du moins, à taille humaine. »

« Une mère de famille sait bien que ses enfants se disputent, et continueront à le faire, quelquefois ou souvent. Mais elle ne se lasse pas, pour autant, de les former à la douceur, de leur apprendre à s'entendre, à s'aimer. Et, à force de patience, elle y parvient, pour l'essentiel. »

« Ainsi de l'Église: elle nous connaît bien, la grande famille de races et de peuples, de provinces et de villages, qu'elle a mission d'engendrer à la vie divine. »

« Loin de s'étonner des conflits renaissants, des disputes de clocher, des susceptibilités de prestige, elle prépare les fidèles, gouvernants ou sujets, à prévenir, à éviter les frictions, les divergences de points de vue. Pas de thérapeutique sans connaissance du corps humain. Pas de paix internationale sans connaissance de l'homme — structures sociales, psychologie collective, aspirations surnaturelles des personnes... »

« L'Église ne remplace pas l'État, elle ne construit pas elle-même la cité. Elle laisse aux organismes légitimement mandatés la tâche — immense — de régir et d'aplanir, de prévenir et de guérir les misères du monde. L'Église ne fait pas la paix; elle fait davantage: elle est notre paix, elle est la paix. »

Voici la fin du sermon. Elle convient au mois du Rosaire: « A ce moment, où vous seriez tentés de douter de vous-mêmes, rappelez-vous ce rassemblement de Lourdes. Souvenez-vous qu'un jour vous avez communiqué, au delà de l'illusion, à une même espérance, en chantant le même *Credo*, autour du même autel, avec des envoyés de tous les peuples de la terre. Persuadez-vous que si les hommes oublient vite et retombent, ils ont au ciel un Père qui, lui, n'oublie pas; un Sauveur qui ne cesse d'intercéder pour eux dans la lumière et la chaleur de son esprit divin. Et dites-vous, enfin, en regardant au mur de votre chambre l'image de la Grotte miraculeuse, que Dieu nous a donné, en la personne de la Très Sainte Vierge, Reine de la paix, une étoile pour nous guider, une mère pour nous aimer. Amen. »

A V E C O U S A N S C O M M E N T A I R E S

LE RÔLE DE L'UNIVERSITÉ DANS LE MONDE MODERNE

DEPUIS QUELQUES ANNÉES, la tâche de l'université dans le monde moderne a été remise en question. Le malaise qui se fait sentir dans notre civilisation affecte les milieux universitaires; et, en retour, il appartient aux équipes d'ouvriers intellectuels qui composent le personnel des facultés d'aborder ce problème et de tenter tout au moins d'esquisser une solution.

Pax Romana a exprimé la volonté de mobiliser, en 1952, l'effort de ses membres sur ce vaste sujet. Le congrès doit se tenir à la fin de l'été; il se réunira successivement à Toronto, Montréal et Québec. Un programme d'étude a été élaboré, qui a pour thème: *Le rôle de l'université catholique dans le monde moderne*. Ce plan a été établi avec ampleur et il couvre toutes les incidences de la question universitaire.

I. — NATURE ET BUTS DE L'UNIVERSITÉ

1. Et d'abord, quelle est la nature de l'université? *Une communauté de professeurs et d'étudiants*, c'est-à-dire que les rapports qui existent entre maîtres et étudiants sont personnels, fondés sur la poursuite d'un idéal commun, et ils sont soutenus par une intelligente sympathie.

2. Les buts de l'université? Le premier objectif à poursuivre, c'est la formation de la personnalité. Les facultés ne bornent pas leurs ambitions au développement de l'érudition, ni à la transmission d'une culture purement intellectuelle.

Éducation supérieure — pas seulement instruction; développement des vertus de l'intelligence; respect de la vérité, honnêteté intellectuelle, etc.; développement du sens des valeurs morales, esthétiques, spirituelles; développement des connaissances et des techniques nécessaires pour remplir une vocation d'intellectuel.

3. Le respect de soi-même, le culte de la réalité aimée pour elle-même et possédée dans la lumière assurent le *maintien*, la *découverte* et le *rayonnement* de la *vérité* dans tous les domaines et à tous les degrés du *savoir*.

II. — RECHERCHE D'UNE UNIVERSITÉ POUR LE MONDE MODERNE

1. Une partie importante du plan d'étude suggère l'analyse des conditions dans lesquelles s'effectue l'effort universitaire tel qu'il a été défini au départ. La vie moderne ne favorise pas, dans tous les cas, la poursuite d'un idéal élevé de culture spirituelle. Ainsi, la formation de la personnalité intellectuelle est-elle possible dans un monde déchristianisé? Cette formation est-elle compatible avec la spécialisation toujours plus grande qu'exige aujourd'hui la formation professionnelle? La préparation technique très poussée que réclament certaines fonctions de notre monde civilisé tend à déséquilibrer l'esprit et à le lier à un domaine du savoir. Le plan de *Pax Romana* cite le Saint Père:

Université ne dit pas seulement juxtaposition de facultés étrangères les unes aux autres, mais synthèse de tous les objets du savoir... Les progrès modernes, les spécialisations toujours plus poussées rendent cette synthèse plus nécessaire que jamais...

Réaliser cette synthèse elle-même, dans toute la mesure du possible, est la tâche de l'université.

2. La formation intellectuelle et spirituelle donnée par l'université doit s'accomplir en grande partie par la multiplication des contacts entre les étudiants eux-mêmes et par des rencontres entre étudiants et professeurs. La communication de la culture repose sur l'action d'une vie communautaire. Le plan de *Pax Romana* souligne l'importance de ce facteur indispensable. Par malheur, de nombreux obstacles s'opposent à l'expansion normale d'un régime d'échanges réciproques: *dispersion des étudiants, surcharge de travail, démocratisation de l'université et encombrement qui en résulte*. L'étude de ces facteurs de division a pour but d'orienter la recherche vers des éléments de solution favorisant le retour à la vie communautaire.

3. A l'université, la vérité a ses droits: elle exige, outre des vertus intellectuelles, un ensemble de conditions qui permettent de la découvrir et de l'établir. Sur ce terrain, de multiples problèmes surgissent, que le plan a le souci de formuler avec clarté:

Dans le domaine des sciences naturelles, les développements modernes n'exigent-ils pas parfois des moyens techniques (matériel de laboratoire, etc.) qui souvent ne peuvent être fournis que par de grandes entreprises industrielles ou les États? Dans le domaine des sciences spéculatives, quelles sont les conditions du maintien et de la découverte de la vérité? L'esprit positiviste, par exemple, est-il compatible avec une pleine compréhension du rôle de l'université? Quelles sont les limitations imposées dans ce domaine par l'idéologie matérialiste? Quel est le rôle des études théologiques dans l'université par rapport à la découverte de la vérité en général?

4. Le plan aborde ensuite des problèmes concernant l'organisation technique de la vie de l'université: *l'accès à l'université* et les *conditions d'admission* (conditions financières, bourses, concours); la *condition de l'étudiant* (statut social de l'étudiant, syndicalisme étudiant, représentation des étudiants dans le gouvernement de l'université); la *condition du personnel enseignant* (statut social; représentation dans le gouvernement de l'université; facilités de recherche, de publication).

5. Les rapports entre *l'université et la société* (la vie culturelle du milieu), entre *l'université et l'État* (la nature et les limites de la liberté académique; la nature et les limites de l'autorité de l'État vis-à-vis de l'université créée par lui et des universités privées) font l'objet d'une section du programme d'étude.

III. — TÂCHE DES CATHOLIQUES

Pax Romana signale, pour terminer, la tâche des catholiques dans la société contemporaine. Les intellectuels catholiques ont à remplir un rôle constructeur de tout premier plan; ils ne sauraient s'y dérober sans trahir leur qualité de baptisés. A ce titre, le thème proposé pour le prochain congrès de *Pax Romana* mérite l'attention de tous ceux qui s'intéressent au sort de la culture occidentale.

Sur cet important sujet, on peut lire, dans la présente livraison, l'étude du R. P. Bernard Lonergan, S. J.

NOTRE FOLKLORE

AU RÉCENT CONGRÈS de l'Association canadienne des éducateurs de langue française, tenu à l'Université Saint-Joseph de Memramcook (N.-B.), M. Luc Lacourcière présenta un rapport sur notre folklore. Quelques-unes de ses considérations valent d'être retenues.

La pratique folklorique consiste dans le maintien, « par les classes populaires, de tous ces usages et coutumes matériels, intellectuels et sociaux que l'on groupe sous le terme de folklore et qui constituent réellement la civilisation traditionnelle ».

Où en est chez nous ce maintien? « Dans l'état actuel de notre connaissance, il est aisé de constater que la tendance générale est régressive, c'est-à-dire glisse non seulement vers l'abandon, mais aussi vers l'oubli. »

Le bond gigantesque de la civilisation matérielle depuis cinquante ou cent ans est la cause principale de cette régression. Il n'y aurait pas lieu de regretter la transformation matérielle si elle « n'avait comme conséquence de très graves changements dans la vie de relations entre familles et individus, et surtout dans les traditions intellectuelles ». Sous l'influence de la route, du journal, de la radio, de la télévision, « les échanges sociaux de toute nature n'ont pas échappé à une certaine uniformisation ». Mais il y a plus grave. « Il en va de même pour les traditions intellectuelles de la langue, de la littérature orale, de cet admirable trésor de contes, de légendes, de chansons, de dirames multiples, lentement élaboré pendant des siècles et qui, tout à coup, se trouve sans point d'appui et a partout tendance à s'anémier ou à s'éteindre. Tant et si bien que l'on peut dire sans exagération que la plupart de nos plus belles traditions, et les plus distinctives, mourront avec nos derniers vieillards. »

Il y a cependant un fait consolant: « Un mouvement de retour ou de récupération de ce patrimoine s'est dessiné il y a déjà longtemps; et il s'intensifie de jour en jour chez les gens d'étude. » La recherche folklorique « a commencé, à vrai dire, il y a près d'un siècle. On en trouve quelques éléments précieux chez de vieux littérateurs du dix-neuvième siècle: de Gaspé, Taché, Larue, etc. Mais c'est surtout Ernest Gagnon qui, dans le domaine de la chanson populaire du moins, reste le véritable initiateur ». Au vingtième siècle, la méthode se perfectionne. Il y a, « d'une part, les travaux linguistiques de la Société du Parler français, et, d'autre part, l'œuvre incomparablement féconde de Marius Barbeau. C'est principalement lui qui, assisté d'E.-Z. Massicotte et d'une pléiade de folkloristes, ses émules ou ses disciples, a exploré le champ du folklore que nous avons énuméré brièvement. Pendant trente ans, il a travaillé, au Musée national, sans l'assistance d'aucune institution canadienne-française, à l'œuvre de récupération du patrimoine menacé. On ne dira jamais assez quel monument il a édifié à la gloire et à la connaissance des traditions populaires. Il faut considérer comme une suite logique de son œuvre la création d'une chaire et d'archives de folklore à l'Université Laval, en 1944. Le but de cet organisme est de continuer, de préciser et de perfectionner, par des enquêtes sur place, l'œuvre de Marius Barbeau. Il est aussi de diffuser... la connaissance exacte des traditions par des cours, des conférences et des publications ».

Ces considérations justifient M. Lacourcière d'écrire que le folklore présente « une contribution des plus importantes à la formation nationale; contribution essentielle, devrions-nous dire, puisque, sans elle, le patriotisme tend à n'être qu'une pure notion abstraite ». D'où la conclusion: « La recherche, l'étude et l'enseignement de nos traditions constituent donc l'un des devoirs de l'heure, et l'un des moyens de promouvoir notre culture distinctive et d'assurer l'unité et le rayonnement de notre Canada. »

Au fil du mois

Les trente ans de la C. T. C. C.

Dans sa pastorale de mars 1941 sur *la Restauration de l'ordre social*, l'épiscopat de la province, parlant de la façon avec laquelle nos ouvriers avaient répondu à l'appel de Léon XIII au sujet de l'organisation professionnelle, écrivait: « Ils luttèrent sans trêve contre tous les obstacles, ceux qu'ils avaient prévus comme ceux auxquels ils ne s'attendaient pas. Le succès couronna leurs efforts et au soir de leur vie si bien remplie, dans la paix d'un repos justement mérité, ils ont la joie de contempler aujourd'hui les bataillons serrés de la *Confédération des travailleurs catholiques du Canada*. » Celle-ci comptait alors 239 syndicats groupant environ 50,000 membres. Aujourd'hui, grâce à une patience et à des efforts qui prolongent l'enthousiasme des premières années, elle compte 395 syndicats et plus de 90,000 membres. On a justement parlé de « montée triomphante de la C. T. C. C. ».

Cette « montée triomphante » fut parfois pénible et dure, surtout dans les dernières années. Les ouvriers eux-mêmes admettront aisément qu'ils ne furent ni parfaits ni infailibles. Mais certains raidissements chez des employeurs puissants ainsi que des oppositions des pouvoirs publics expliquent bien des frictions et des malentendus. Frictions et malentendus qui, commentés, discutés et amplifiés, n'ont pas été sans jeter de la suspicion sur notre syndicalisme ouvrier. Aussi est-il bon de se rappeler l'attitude que la pastorale de 1950 sur *le Problème ouvrier* recommande à qui « veut loyalement se donner à la solution » de ce problème.

Sympathie compréhensive d'abord. Une charité patiente et bonne reconnaîtra sans arrière-pensée que le capitalisme a commis chez nous des erreurs, qu'il y a des revendications ouvrières justes et raisonnables, que ce n'est pas être communiste que de réclamer justement et parfois fermement. *Sympathie raisonnée* ensuite. S'il faut mettre tout son cœur dans la solution du problème social, il faut aussi se rappeler qu'« aucun sentimentalisme ne doit entrer en ligne de compte; autrement ce serait s'exposer à la naïveté, croire juste toute revendication ouvrière et tomber dans un autre excès ». Cette sympathie raisonnée aidera aussi à comprendre que des conditions normales de travail et un juste salaire ne sont ni « un don ni une faveur, mais un droit ». *Sympathie chrétienne* enfin. Membres du Corps mystique du Christ, donc frères des hommes qui les emploient et auxquels ils sont égaux en « dignité humaine et chrétienne », il convient que les demandes des ouvriers soient « reçues et considérées par tous comme celles de frères ».

Si nos ouvriers rencontrent chez tous cette sympathie compréhensive, raisonnée et chrétienne, il leur sera plus facile « de défendre efficacement leurs droits et leurs intérêts temporels, avec une fermeté qui n'exclut ni le respect de la justice, ni le désir sincère de collaborer avec les autres classes au renouvellement chrétien de la société » (*Quadragesimo anno*).

La C. T. C. C. a trente ans. Elle est plus vivante que jamais. Elle mérite confiance et encouragement.

A. P.

La Semaine sociale de Sherbrooke Elle aura lieu, cette année, du 4 au 7 octobre, et traitera du rôle social de la charité. Le sujet est malheureusement plus actuel qu'il ne semble. Il le sera d'ailleurs jusqu'à la fin du monde. Quand est-ce que les hommes s'aimeront comme il faut, c'est-à-dire comme ils sont de fait et providentiellement ?

Hélas! de nos jours plus que jamais, même en pays chrétien, les enfants n'aiment pas leurs parents par qui ils ne sont pas aimés; ouvriers et patrons ne cessent de se quereller, pendant que les hommes d'une même profession, d'un même métier se jalourent et s'épuisent en rivalités mesquines; quant aux citoyens d'une même cité, d'un même pays, on a l'impression qu'ils ne s'entendent — et encore, pour combien de temps? — qu'autour ou dans la complicité du scandale, de la rapine ou du chantage. Et faut-il rappeler dans quelle atmosphère se tiennent les conseils de ce qu'on appelle toujours les Nations Unies ?

Dans cette perspective réelle et actuelle, on saisira mieux la portée de la lettre que le Souverain Pontife, par l'entremise de sa Secrétairerie d'État, vient d'adresser au président des Semaines sociales du Canada.

« ... Sans amour, écrit S. Exc. Mgr Montini, il ne peut y avoir de juste compréhension d'autrui, de rapprochements durables des volontés, de profonde communion des cœurs; c'est-à-dire que sans vraie charité, on peut bien constater l'ordre apparent et fallacieux d'une collectivité ou reconnaître même la valeur abstraite de ses institutions juridiques; mais tel un corps sans âme, cette collectivité ne saurait être une vraie communauté humaine, et encore moins chrétienne. »

On vous reconnaîtra à ce signe, c'est que vous vous aimez les uns les autres, disait Jésus à ses disciples. C'est donc aux chrétiens, dont le trait distinctif est la charité, qu'il appartient de réhabiliter cette vertu, qu'un monde dur, arriviste et jouisseur discrédite par ses principes et ses actes. « Qu'en prenant conscience, écrit encore Mgr Montini, de leurs responsabilités sociales, les catholiques ne manquent pas d'entendre l'avertissement de saint Jean: *N'aimons pas en paroles seulement, mais en actes et en vérité.* »

C'est au soin d'aider les chrétiens de chez nous à restaurer la charité dans leur pensée et dans leur vie que la Semaine sociale de Sherbrooke s'appliquera. Les principaux aspects du premier commandement humain et divin, et de la vertu qui l'exprime, seront étudiés par des conférenciers choisis. Il faut souhaiter à la Semaine de cette année des auditeurs nombreux, attentifs, décidés à traduire concrètement, en toute occasion, en tout lieu, les leçons que leur offrira la réunion de Sherbrooke. A ce prix seulement pourra-t-on comprendre, selon le mot du regretté cardinal Villeneuve à propos des Semaines sociales, « la portée incommensurable, pour notre rénovation nationale » et chrétienne, « de cette institution ».

M.-J. d'A.

La Congrégation des Sœurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil Après vingt-huit ans d'existence, — il fut fondé le 26 avril 1923, — l'Institut des Sœurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil a la grande joie de voir ses constitutions définitivement approuvées par Rome. Il porte maintenant le nom de Congrégation.

Tous ceux qui connaissent cette jeune et méritante communauté se réjouiront de l'événement. D'un genre nouveau, il fallait le grand esprit de foi, le zèle ardent et le savoir-faire de sa fondatrice pour mener son œuvre à bonne fin. Cet apostolat social exercé auprès des femmes par des services d'éducation et d'assistance répondait aux besoins de notre temps. L'archevêque de Montréal, S. Exc. Mgr Georges Gauthier, en saisit aussitôt l'opportunité et lui accorda son entier appui. C'est dans le cadre traditionnel de la paroisse que les Sœurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil prodiguent d'ordinaire leur dévouement. Elles y établissent des centres sociaux qui comprennent diverses œuvres appropriées à la localité, en particulier un foyer de protection pour jeunes

filles, un secrétariat social, un bureau de placement, des salles d'accueil et de loisir, et surtout un bureau de service social pour la réhabilitation des pauvres et de l'enfance malheureuse. On s'occupe aussi d'éducation féminine.

Non seulement à Montréal, siège de la maison mère, mais partout où elle a essaimé: à Saint-Jérôme, à Saint-Jean, à Drummondville, à Valleyfield, la jeune congrégation rend de précieux services. Avec nos félicitations pour l'approbation reçue de Rome, nous lui souhaitons de persévérer dans son état de ferveur spirituelle et de zèle social, et d'attirer à elle un nombre croissant de sujets d'élite.

J.-P. A.

**Les mille et une âneries
d'un reporter**

Les revues européennes s'intéressent décidément à nous. Après bien d'autres, voici qu'un hebdo-

madaire de Bruxelles, *Europe-Amérique*, se lance dans un reportage sensationnel sur « Les Français d'Amérique » (numéro du 7 juin). L'auteur, André Falk, a certainement atteint un sommet, mais un sommet dans le ridicule. Pour une fois, *Life*, *Time*, *Newsweek* sont enfoncés, et de loin. Tous les vieux clichés de la presse jaune ont été ramassés et cousus bout à bout sur une longueur de six pages. Oyez! Oyez ces nouvelles originales et véridiques!

La province de Québec voue une fidélité touchante et anachronique à la France, mais refuse de lui reconnaître d'autres chefs légitimes que Charles X et Philippe Pétain. Il y a une école villageoise où la lettre « Q » est bannie de l'alphabet, pour indécence. Les citoyennes du Québec doivent donner à

la communauté leur rejeton annuel, et « dans quelques patelins perdus, elles sont même astreintes à un couvre-feu ». Les Canadiens français sont irréductiblement opposés à la conscription, « et c'est à eux que le Canada doit d'être le seul des principaux partenaires atlantiques à n'avoir point d'armée de milice ». Il se rencontre encore des « éditorialistes pour réclamer, à la suite de l'abbé Groulx, l'indépendance de la vallée du Saint-Laurent ». L'élection provinciale de 1948 a été « un triomphe de la mystification politique, une orgie de pétainisme archaïque, un délire d'anglophobie ». Et voici le plus sensationnel: « N'allant au cinéma que pour voir *Maria Chapdelaine* ou *les Cloches de Sainte-Marie*, bornant ses lectures à une littérature d'école, de parlement, de palais de justice, de réclamation des droits ou d'apologétique, le Canadien français trouve dans son journal (*le Devoir* ou *Évangéline*) quelques lignes sur la guerre de Corée, six colonnes sur un procès de béatification, l'évangile quotidien et plusieurs pages d'adorables nouvelles du cru. »

Ce n'est pas tout. Comme il convient dans une revue à sensation, l'article est illustré. Une bonne douzaine de photos, toutes accompagnées de légendes, dont pas une qui ne tende à jeter le ridicule sur le Québec.

Un tel reportage suffit à discréditer à jamais dans l'esprit des gens sérieux et son auteur et la revue qui l'a publié. Si les autres articles sont aussi bien documentés, *Europe-Amérique* doit jouir d'un bien mince crédit auprès de ses lecteurs étrangers. Je lui conseillerais, pour ma part, de publier plutôt des romans policiers.

R. A.

Religion et alcoolisme

Raymond-Marie BÉDARD, O. P.

Le P. Bédard, directeur général du mouvement Lacordaire américain et maître en service social psychiatrique du Boston College School of Social Work, nous donne le deuxième article d'une série commencée dans notre numéro de juin.

D'APRÈS LES PRINCIPES de saint Thomas d'Aquin, les données du service social psychiatrique et l'expérience pastorale et clinique puisée dans le travail de rééducation auprès des personnes adonnées à la boisson enivrante, nous essaierons dans cet article de répondre à la question suivante: quel rôle joue la religion dans la réhabilitation de l'alcoolique?

I. — LE PROBLÈME

Avant de répondre à cette question, il importe de définir clairement les mots *religion* et *alcoolique*, l'expression *réhabilitation de l'alcoolique*, et de préciser le sens du problème posé.

1. *La religion*. — La religion peut être envisagée comme vie ou comme technique d'adaptation au réel. Comme vie, la religion est un commerce personnel avec Dieu par la connaissance et l'amour, un élan d'union à lui et de dépendance filiale à l'égard de sa toute-puissance paternelle; historiquement, cette vie nous vient de Jésus-Christ par Marie, s'établit en nous par la grâce, s'entretient et se développe par l'action du Saint Esprit que rendent toujours plus opérante la ferveur de la prière, le ministère de l'Église et de ses

prêtres, l'efficacité des sacrements. Considérée comme technique de réhabilitation, la religion est la science et l'art d'interpréter à quelqu'un le besoin de Dieu dans sa vie, de découvrir et comprendre ses problèmes moraux et spirituels d'ordre individuel, familial et social, et de satisfaire les aspirations profondes de l'homme en l'aidant à se confier entièrement à Dieu, à vivre uni à lui et à régler ses difficultés par les moyens que l'Église met à sa disposition. Dans cet article, le mot religion est pris dans les deux sens, mais il s'agit surtout de la religion comme vie et, singulièrement, de la religion catholique.

2. *L'alcoolique*. — Par alcoolique, j'entends quelqu'un qui boit trop et qui éprouve pour la boisson enivrante un attrait irrésistible; quelqu'un qui n'est plus maître de soi devant la boisson, soit qu'il ne puisse se dominer après un premier verre, soit qu'il éprouve le besoin de recourir périodiquement ou continuellement à la boisson pour faire face à la vie.

3. *Réhabilitation de l'alcoolique*. — Quand on parle de réhabiliter un alcoolique, il ne s'agit pas de le guérir de sa maladie, mais de l'aider à la contrôler; car l'alcoolique devant la boisson est un malade, un peu

comme le diabétique devant le sucre. Quand on devient diabétique, c'est pour la vie; on ne sera jamais capable de tolérer le sucre dans son système, à moins de prendre de l'insuline que le pancréas malade ne peut plus fournir au sang pour absorber le sucre. On pourra tout au plus contrôler sa maladie, en retranchant à jamais le sucre de son régime alimentaire.

Ainsi en est-il de l'alcoolique. Quand on devient alcoolique, on le reste pour la vie, ce qui veut dire ceci: lorsque au cours de sa vie on s'est rendu esclave d'une passion incontrôlable pour la boisson, on ne sera jamais capable de revenir à l'usage modéré des liqueurs enivrantes. On pourra se délivrer de cette passion impulsive; mais, une fois redevenu maître de soi devant l'alcool, l'unique moyen d'éviter une rechute sera de renoncer à la boisson pour la vie.

4. *Sens précis de la question.* — Par conséquent, quand on veut déterminer le rôle de la religion dans la réhabilitation de l'alcoolique, on ne se demande pas si la religion peut guérir un alcoolique et lui donner la capacité de boire modérément, parce que, humainement parlant, c'est impossible à moins d'un miracle; on se pose uniquement la question suivante: comment la religion peut-elle aider un alcoolique à renoncer à la boisson et à s'adapter à la vie sans « boire »? Voilà comment se pose dans le présent article le problème de la religion et de l'alcoolisme.

II. — LE RÔLE DE LA RELIGION DANS LA RÉHABILITATION DE L'ALCOOLIQUE

Les secours que la religion peut apporter à l'alcoolique, pour qu'il puisse vivre sans « boire », sont nombreux.

1. Premièrement, la religion *satisfait* chez l'alcoolique *un besoin profond d'être aimé*.

La religion établit entre l'homme et Dieu une vie d'amour fondée sur la grâce sanctifiante et la vertu de charité, vie d'amour que la foi éclaire, que l'espérance fortifie, que l'Eucharistie nourrit et que la méditation de l'Évangile rend plus intense.

Chez l'alcoolique, il existe un besoin immense d'être aimé, qui n'a jamais pu être satisfait par son entourage familial et social. L'alcoolique est un affamé d'amour. Dieu, en venant habiter dans son cœur par l'état de grâce, vient combler un besoin profond de sa vie. Parce que l'alcoolique se sent aimé personnellement de Dieu qui l'a créé à son image et à sa ressemblance, de Dieu qui s'est fait homme comme lui, a vécu trente-trois ans sur terre et est mort sur une croix pour le sauver, de Dieu qui par sa Providence prend soin de lui à chaque instant et le destine à une vie éternelle de bonheur au ciel, la certitude de cet amour immense de Dieu pour lui le remplit d'une joie profonde. Quand il a compris, sous l'influence du don de sagesse, que Dieu l'aime pour lui-même et tel qu'il est,

la satisfaction de son besoin d'être aimé apporte à son âme une grande sécurité et l'incline à s'attacher à Dieu pour vivre heureux et confiant devant la vie.

2. La religion rend un deuxième service à l'alcoolique: elle le *délivre* d'un sentiment exagéré de *crainte à l'égard de Dieu* et surtout d'un *état profond de culpabilité* à cause de ses nombreux péchés.

La plupart des alcooliques ont peur du bon Dieu. Dans leur attitude envers Dieu, ils transportent inconsciemment l'attitude de crainte qu'ils éprouvaient, enfants, à l'égard de leur père un peu trop sévère. La religion, interprétée par le prêtre, ne tarde pas à changer l'attitude de l'alcoolique. Celui-ci finit par découvrir en Dieu non seulement un Père qui l'aime, mais aussi un Père qui, en raison de ce même amour, le comprend, l'accepte tel qu'il est, avec sa nature humaine blessée par le péché originel, avec son tempérament, ses tentations, ses péchés et ses nombreuses omissions. L'alcoolique découvre en Dieu un Père juste, mais miséricordieux, prêt à lui pardonner tous ses péchés par le prêtre au confessionnal. Sous l'emprise de cette confiance en la miséricorde du Sauveur, il se décide à raconter toute sa vie passée au prêtre et à faire une bonne confession qui le délivre du remords de conscience et lui fera trouver la paix du cœur.

Désormais l'alcoolique, dont l'âme a été purifiée dans le Sang de Jésus par la grâce de l'absolution, ne se sent plus coupable. Il n'a plus peur de Dieu; et s'il reste dans son âme une crainte à l'égard de Dieu, ce n'est plus la crainte servile, inspirée par la pensée des peines de l'enfer, mais la crainte filiale de Dieu, à base d'amour, qui porte le chrétien à éviter le péché pour ne pas déplaire au bon Dieu si bienveillant pour lui.

3. La religion rend un troisième service à l'alcoolique. En l'amenant à se fier à Dieu et à sa grâce toute-puissante, la religion produit une transformation merveilleuse dans la personnalité de l'alcoolique: elle *diminue le sentiment d'infériorité* dont il souffre et lui redonne confiance en lui-même. Désormais, il devient audacieux comme l'apôtre saint Paul et, aidé par la grâce de Dieu, il « peut tout en Celui qui le fortifie ». Désormais, assisté par la vertu de sobriété et le don de crainte, il devient capable de dominer sa passion pour l'alcool et de renoncer à la boisson pour la vie. Désormais, aidé par la vertu chrétienne de force et le don du Saint Esprit correspondant, il est plein de courage, de patience et de persévérance; il accepte la vie réelle telle qu'elle est, avec ses luttes et ses devoirs, avec ses tentations et ses chutes, avec ses craintes et ses espérances, avec ses déboires et ses succès, avec ses tristesses et ses joies. Et le secret de cette confiance en lui-même devant la vie lui vient de ce qu'il fait fond totalement sur la toute-puissance de Notre Seigneur qui a dit: « Ma grâce te suffit... Sans moi vous ne pouvez rien faire... Vous qui souffrez, venez à moi et je vous soulagerai. »

Cette confiance en Dieu pour affronter la vie sans recourir à la boisson, c'est la grande transformation que la religion opère dans la vie de l'alcoolique. Cette transformation, je ne cesse de la contempler dans la vie de centaines d'alcooliques qui sont venus me voir pour se faire aider à vaincre leur passion irrésistible pour la boisson.

4. La religion rend un quatrième service à l'alcoolique. Elle lui *facilite le renoncement perpétuel à la boisson*, en faisant surgir partout des mouvements d'abstinence totale volontaire, dans lesquels des chrétiens, animés d'un grand amour de Dieu et d'un zèle ardent pour les âmes, renoncent définitivement à la boisson, afin de donner aux alcooliques l'exemple dont ils ont besoin pour cesser de « boire » et persévérer dans la pratique de l'abstinence absolue.

Il ne faut pas s'étonner que la Fédération américaine des Cercles Lacordaire et Sainte-Jeanne-d'Arc, à l'occasion du quarantième anniversaire de sa fondation, qui sera célébré à Fall-River les 6 et 7 octobre prochain, ait reçu du secrétaire de Sa Sainteté Pie XII un message d'où nous extrayons l'encouragement suivant :

... Sa Sainteté ... se félicite ... de l'esprit de charité chrétienne qui anime, chez les adhérents des Cercles Lacordaire et Sainte-Jeanne-d'Arc, la pratique de l'abstinence volontaire d'alcool. C'est d'ailleurs pourquoi le Souverain Pontife aime à vous rappeler, en vous les adressant comme un mot d'ordre, les propres paroles que la vue des désordres actuels Lui inspirait dans Son discours du 2 novembre dernier : « La mortification est plus que jamais nécessaire pour dominer et repousser tant de calamités d'ordre moral et social. » Pratiqué dans cet esprit, le renoncement que vous vous imposez prendra toute sa valeur, tant par la portée surnaturelle de votre sacrifice que par la force d'entraînement de votre exemple et le zèle de votre dévouement à l'égard des victimes de ce fléau social.

5. La religion offre un cinquième secours à l'alcoolique : par le moyen de la *retraite fermée*, elle lui fournit un instrument puissant pour *refaire ses forces spirituelles* ; elle lui permet de prier et de réfléchir, de sortir de l'état de maladie spirituelle dans lequel l'avait plongé la passion de l'alcoolisme, de reprendre la maîtrise de ses passions, de se débarrasser de ses péchés, de cultiver en son âme les vertus chrétiennes et les dons du Saint Esprit, d'intensifier son union avec Jésus-Christ et sa confiance envers la toute-puissance de Dieu son Père, de régler les problèmes qui le portaient à « boire » et de vivre désormais abstinente.

La retraite fermée restera toujours une clinique spirituelle merveilleuse ; nombre d'alcooliques lui doivent leur relèvement et leur conversion fidèle à la pratique de l'abstinence totale.

6. La religion rend un sixième service à l'alcoolique : elle *développe* et met en action sa *capacité d'aimer*.

Avant sa conversion religieuse, l'alcoolique était un grand enfant qui se recherchait en tout et ne s'attachait aux autres que pour recevoir. Sous l'influence de la communion eucharistique, qui a pour effet propre d'augmenter la vie divine de charité et qui le met en

contact personnel avec Jésus lui-même, l'alcoolique abstinente sort de son égoïsme foncier. Par sa vie de charité avec Jésus, il est incliné à prendre les attitudes d'amour du Sauveur envers Dieu, envers lui-même, envers le prochain. Enfin, sous l'influence de cette charité divine nourrie par la communion, il commence à s'oublier pour penser aux autres, il s'attache à Dieu et au prochain plus pour donner que pour recevoir ; et comme il comprend par expérience les victimes de la boisson, il leur porte un amour spécial et devient le meilleur apôtre de leur relèvement.

7. La religion offre un septième service à l'alcoolique : elle *entretient* dans sa vie une grande *dévotion pour la sainte Vierge* et la récitation quotidienne du *chapelet*. Or, c'est un fait, il y a beaucoup d'alcooliques qui attribuent à la sainte Vierge et à la récitation du chapelet leur relèvement soudain. Il y a également des individus dont la personnalité est si détériorée qu'ils n'ont plus la force de réagir devant l'attrait de l'alcool ; mais Dieu comprend cet état d'âme. Il entretient dans le cœur de ces malheureux un rayon d'espoir par la dévotion à la sainte Vierge et à son rosaire ; il les protège contre les accidents mortels et les attend au dernier moment pour les préparer à bien mourir.

Plusieurs cas que je connais confirment ces assertions. Et faudrait-il s'en étonner ? La dévotion des alcooliques au rosaire de Marie prépare tôt ou tard leur relèvement moral et spirituel, car la sainte Vierge a fait aux dévots de son rosaire la promesse suivante : « Ceux qui persévéreront dans la récitation de mon rosaire recevront quelque grâce signalée. »

8. Un huitième service que la religion rend à l'alcoolique : elle lui permet de *discuter ses problèmes avec le prêtre* qui l'aide à voir clair dans sa vie et à changer l'attitude de sa famille à son égard.

Ces entretiens tête à tête de l'alcoolique avec un prêtre qui l'aime, le comprend, l'écoute sans le condamner et l'encourage à regarder la vie en face comme un vrai chrétien et à placer son vrai bonheur dans l'accomplissement du devoir et dans l'espérance des biens du ciel, ces entretiens ont une grande influence sur la personnalité de l'alcoolique et sur sa manière d'envisager la vie à la lumière de l'Évangile, en fonction du ciel, notre fin dernière.

Tels sont les secours spirituels que la religion offre à l'alcoolique.

Si dans cet article nous n'avons pas parlé de l'aspect médical, psychologique, psychiatrique et social dont il faut tenir compte dans la réhabilitation des buveurs, c'était pour mieux nous concentrer sur l'aspect moral du problème et faire ressortir dans toute sa beauté le rôle que la religion peut jouer dans le relèvement de l'alcoolique.

La télévision

Charles FRENETTE

L'USAGE DE LA RADIO s'est répandu si rapidement que, pour la plupart des gens, il a été difficile d'en comprendre le fonctionnement au même degré qu'ils connaissent d'autres inventions modernes, comme l'automobile par exemple.

L'idée de pouvoir observer à de grandes distances des événements au moment même où ils se déroulent a toujours intéressé grandement l'homme. La réalisation de cette idée a été le rêve des inventeurs pendant des siècles; mais le problème était difficile, et il a fallu mettre à jour plusieurs dispositifs nouveaux et différents, avec le résultat qu'il a été nécessaire d'attendre des siècles pour les obtenir tous. Naturellement, la découverte de l'électricité et le développement des procédés électriques de communication constituèrent les premiers pas. Les premiers dispositifs nécessaires au développement de la télévision furent découverts il y a environ soixante-quinze ans, et les chercheurs les ont continuellement améliorés depuis.

Le grand problème de la télévision en est un de *temps*. En effet, la plupart des difficultés à surmonter résultent de la nécessité de transmettre une quantité énorme d'informations de façon très précise dans un temps très court.

En radiodiffusion sonore, il n'y a qu'une seule chose à transmettre à la fois: un son. Il est vrai que le son peut être complexe, mais il se traduit toujours entièrement par un seul courant électrique. Un instant plus tard, un autre son est représenté par un autre courant. Une image ne peut ainsi se représenter par un seul courant; elle se compose d'une grande quantité de petits éléments, un pour chaque petite surface distincte que l'œil peut distinguer. Lorsque l'image est fixe et qu'il est possible de prendre un temps plus ou moins long pour la transmettre, comme c'est le cas dans le procédé de fac-similé employé par les services de nouvelles, le problème principal est celui de la synchronisation entre l'émetteur et le récepteur, pour que ce dernier reproduise toujours au bon endroit sur l'image l'élément vu par l'émetteur. Cependant, les choses se passent assez lentement, puisque la transmission d'une seule image peut prendre une dizaine de minutes ou plus.

En télévision, la transmission d'images animées exige la transmission de plusieurs images à la seconde. La cadence de transmission des images fixes doit être assez élevée pour créer l'illusion d'un mouvement continu; c'est-à-dire que les images doivent se succéder en un temps inférieur à la durée de la persistance de l'impression rétinienne. En projection cinématographique

La télévision s'en vient chez nous. Beaucoup s'interrogent sur son fonctionnement. Ils liront avec plaisir et profit ce texte de M. Charles Frenette, directeur des services techniques de la télévision à Montréal pour Radio-Canada.

sonore, le film se déplace au rythme de vingt-quatre images par seconde. En télévision, il faut donc transmettre au moins autant d'images par seconde pour assurer la sensation du mouvement normal. Il y a cependant cette différence qu'en télévision la vision de l'image est continue et s'opère par surfaces élémentaires, tandis que dans le cinématographe tous les éléments de l'image sont vus en même temps, chaque image étant brusquement remplacée par une autre avec un intervalle calculé de manière à éviter le phénomène de « scintillement ».

Tous les systèmes modernes de télévision sont basés sur l'usage du tube cathodique. La caméra de télévision comprend un tube de prise de vues ayant à un bout une surface photo-sensible appelée photocathode. L'image de l'objet à téléviser est formée sur cette face par un objectif convenable. Sous l'effet de la lumière, des photo-électrons sont émis de la photocathode et vont former sur une cible de verre une image électronique. Celle-ci est explorée par un pinceau électronique, qui transforme les charges électriques accumulées sur chaque surface élémentaire en courants électriques d'intensité proportionnelle à l'intensité de la lumière sur la partie correspondante de l'image lumineuse.

Le pinceau électronique, produit dans le tube cathodique par un « canon à électrons », est très mince: son diamètre est de quelques dixièmes de millimètre seulement. Des circuits spéciaux servent à donner à ce pinceau deux mouvements simultanés: 1) un mouvement de vitesse constante du bord gauche au bord droit de l'image électronique, suivi d'un retour instantané à gauche, et ceci se répétant sans cesse; 2) un mouvement uniforme de haut en bas de l'image électronique, avec retour très rapide en haut, pour recommencer aussitôt vers le bas. La combinaison de ces deux mouvements fait que l'image est analysée point par point en une série de traits parallèles horizontaux, régulièrement espacés.

D'après les normes adoptées aux États-Unis et au Canada, le nombre de traits ou lignes horizontales est de 525 par image, et le pinceau explore entièrement l'image en 1/30 de seconde. C'est donc dire qu'à chaque seconde il y a 30 images de 525 lignes chacune. La vitesse du balayage est telle que le pinceau prend exactement 63.5 millièmes de seconde pour couvrir la distance entre le commencement d'une ligne et le début de la suivante. Pendant la période du retour de droite à gauche, entre la fin d'une ligne et le commencement de l'autre (11.43 microsecondes), deux signaux

sont transmis. Le premier éteint le pinceau du récepteur, et le deuxième déclenche le retour du pinceau récepteur pour que ce dernier recommence une nouvelle ligne en synchronisme avec le pinceau du tube émetteur. Le même genre de chose se produit lorsque le pinceau électronique du tube de prise de vues retourne au haut de l'image après avoir tracé la dernière ligne horizontale. Pendant le tracé des lignes, l'émetteur produit des courants dont l'intensité varie suivant l'éclairement des surfaces élémentaires situées sur ces lignes. Ces courants font varier l'intensité de la tache que le pinceau électronique produit sur la face fluorescente du tube récepteur.

Pour la réception correcte de l'image, sans déformation, au poste récepteur, il est absolument nécessaire que les dispositifs analyseur et intégrateur soient à un moment donné dans des positions exactement correspondantes, de manière que l'observateur aperçoive l'élément de l'image au bon endroit, avec une opacité relative, telle que permet de la transmettre le système analyseur. La synchronisation entre l'émetteur et le récepteur exige une précision qui se mesure en fractions de millionième de seconde.

Le nombre très élevé de surfaces élémentaires à transmettre par seconde et la fréquence énorme de la modulation correspondante sont cause de difficultés immenses dans la transmission et la réception des images. Pour obtenir une bonne conservation des détails, il est nécessaire que l'onde porteuse de l'émission ait une fréquence de dix à quinze fois plus élevée que la fréquence maximum de modulation. Avec des définitions de l'ordre de 525 lignes, la fréquence maximum de modulation est telle qu'il devient nécessaire de recourir à des ondes porteuses dont la fréquence est supérieure à 50 mégacycles par seconde, c'est-à-dire dont la longueur est inférieure à 6 mètres.

Les fréquences assignées aux postes réguliers de télévision en Amérique s'étendent de 54 à 216 mégacycles. Chaque poste occupe une tranche de fréquences de 6 mégacycles à laquelle on donne le nom de « canal ». Le son et l'image d'un même poste sont transmis simultanément dans ce canal. Il y a 12 canaux répartis comme suit:

N° 2.....	54- 60 MC.	N° 8.....	180-186 MC.
3.....	60- 66	9.....	186-192
4.....	66- 72	10.....	192-198
5.....	76- 82	11.....	198-204
6.....	82- 88	12.....	204-210
7.....	174-180	13.....	210-216

Il devait y avoir 13 canaux; mais le numéro 1 a dû être abandonné à cause de problèmes d'interférence avec d'autres services radiophoniques.

Les ondes hertziennes et les ondes lumineuses sont de caractère semblable: les unes comme les autres sont des ondes électromagnétiques dont les propriétés dépendent de la longueur d'onde. Les ondes très courtes utilisées en télévision ont des caractéristiques qui s'approchent de celles de la lumière. Elles ne suivent pas la

courbure de la terre, mais se propagent en droite ligne. Elles ne peuvent, non plus, franchir des obstacles tels que de gros édifices ou une montagne. Il faut donc, pour assurer un bon rayonnement, que l'antenne du poste émetteur soit installée le plus haut possible.

Le poste de télévision de Radio-Canada, à Montréal, fonctionnera sur le canal n° 2, et son antenne s'élèvera à une hauteur approximative de 290 pieds au-dessus du mont Royal. L'émetteur pour l'image aura une puissance de 5 kilowatts; mais avec le système d'antenne qui sera installé, la puissance effective du signal rayonné sera de 16 kilowatts environ.

Le poste de télévision comprend en réalité deux émetteurs distincts: un pour l'image et l'autre pour le son. L'émetteur-image utilise la modulation de l'amplitude (AM) de l'onde porteuse, tandis que, pour l'émetteur-son, la modulation de fréquence (FM) est employée. Dans le système de modulation de l'émetteur-image, l'amplitude de l'onde porteuse est plus grande pour les parties sombres de l'image que pour les parties les plus claires.

La majeure partie de ce que présente la télévision est transmise de studios qui ressemblent beaucoup aux studios en usage pour la production de films cinématographiques. Ces studios sont généralement beaucoup plus grands que ceux qui servent en radiodiffusion. Outre le traitement acoustique et les appareils électroniques utilisés pour la transmission du son, ces studios comprennent des systèmes d'éclairage permettant d'illuminer soigneusement les interprètes et les décors. Des caméras électroniques, au nombre de deux, trois ou même quatre, suivant la grandeur du studio et le genre d'émission, sont installées sur des supports mobiles permettant aux opérateurs (*cameramen*) de suivre l'action sur le plateau. Une tourelle à l'avant de la caméra a donné au *cameraman* le choix de quatre objectifs de distances focales différentes. Un viseur électronique, sorte de tube récepteur témoin, lui permet de vérifier le réglage des foyers ainsi que la composition des images.

Avant 1947, le peu de sensibilité des caméras électroniques imposait de sérieuses limites à la production de sujets ayant un grand intérêt pour le public en général. Il fallait, pour éclairer suffisamment les sujets, des intensités lumineuses tellement grandes qu'il devenait impossible d'obtenir des effets artistiques et une profondeur de champ convenable sans incommoder grandement les interprètes.

En 1946, la compagnie R. C. A. annonça le développement de l'*image orthicon* ou orthiconoscope à image électronique, tube de prise de vues très sensible, pouvant servir à la fois dans les studios et pour les transmissions à l'extérieur. Si l'on compare l'*image orthicon* à la pellicule photographique au point de vue de la sensibilité, on peut dire qu'il est environ dix fois plus sensible que le film super-XX. Il peut fonctionner sous un éclairage très faible, presque à la lueur d'une bougie.

Les caractéristiques des tubes de prise de vues fixent des limites qui affectent le choix des décors et les méthodes d'éclairage. Dans le choix des décors et des costumes, il faut surveiller étroitement le pouvoir réflecteur des surfaces éclairées et limiter le rapport des brillances à des valeurs très basses, afin d'éviter certains effets électroniques qui peuvent grandement diminuer la qualité possible des images. Même si les images sont reproduites en noir et blanc, il est avantageux de faire usage de couleurs pour les décors et les costumes, afin de créer une atmosphère plus favorable pour les interprètes. Il faut cependant faire un choix judicieux des couleurs en tenant compte des teintes de gris qu'elles donneront en télévision. Certaines teintes de bleu ou de rouge, par exemple, produisent un bon contraste lorsqu'on les regarde une à côté de l'autre; mais elles peuvent donner exactement le même ton de gris lorsqu'elles sont vues par la caméra de télévision et ainsi se confondre.

L'éclairage de la scène à téléviser pose des problèmes particuliers. Les règles adoptées au cinéma pour obtenir certains effets lumineux sont la plupart du temps inapplicables à cause de la technique à caméras multiples et de la marche ininterrompue du programme de télévision. Au cinéma, une scène est tournée sous un angle bien déterminé par une caméra située à un emplacement défini. En télévision, plusieurs caméras prennent la scène sous des angles différents, et un éclairage valable pour l'une peut être mauvais pour l'autre. En outre, les caméras évoluent constamment, et la suppression des ombres est plus difficile. Les appareils d'éclairage sont, de préférence, suspendus au-dessus des décors, afin de laisser le plancher aussi libre que possible pour le déplacement des caméras et des microphones. Les divers réflecteurs et projecteurs lumineux sont généralement fixés à des supports en forme de tiges métalliques, suspendus au plafond du studio.

En télévision, comme au cinéma, le microphone, ordinairement, ne doit pas paraître dans l'image, et il devient nécessaire d'utiliser un microphone directif suspendu à une tige de longueur variable, munie d'un mécanisme qui permet d'orienter le microphone de façon à suivre l'action sur le plateau. Ce microphone, avec son support, est installé sur une base mobile. L'opérateur du microphone se tient debout sur cette base et contrôle la position du microphone de façon à assurer la meilleure qualité du son, sans toutefois que le micro apparaisse dans l'image captée par la caméra.

L'usage du film cinématographique régulier pour la télévision pose des problèmes par suite de la différence dans la cadence de transmission des images. Nous avons déjà mentionné que le film sonore se déplace dans le projecteur à raison de 24 images par seconde, et il faut conserver cette vitesse pour que les mouvements et le

son soient naturels. En télévision, d'après les normes américaines, il y a 30 images de 525 lignes chacune par seconde; il faut donc avoir recours à des projecteurs spéciaux dans lesquels le film se déplace au rythme de 24 images par seconde tout en produisant 30 images par seconde sur le tube de prise de vues de la caméra.

En Angleterre et en Europe généralement, il n'y a pas de problème particulier pour l'usage du film cinématographique en télévision. La cadence de transmission des images de télévision, fixée à 25 par seconde, est suffisamment rapprochée de celle de 24 fixée pour le cinéma; il s'agit donc tout simplement d'augmenter légèrement la vitesse du film, et l'effet demeure imperceptible sur l'image ou le son qui l'accompagne. En Amérique, le choix de 30 images est imposé par la fréquence du courant alternatif des réseaux de distribution de l'électricité; cette fréquence est de 60 périodes par seconde, tandis qu'en Europe elle est de 50.

L'enregistrement des images de télévision sur film fournit un moyen d'emmagasiner les émissions d'une station pour retransmission plus tard par d'autres postes qui ne peuvent être raccordés par lignes coaxiales ou relais hertziens au moment de l'émission. Ce procédé est particulièrement important au Canada, où toutes les lignes nécessaires à un réseau national ne pourront vraisemblablement être installées que dans un avenir très lointain.

Dans l'enregistrement des images, la différence des régimes de succession des images en télévision et en cinématographie pose aussi des problèmes sérieux. Il faut utiliser des caméras spéciales pour assurer la correspondance nécessaire. L'enregistrement se fait en photographiant sur film de 16 mm. les images qui apparaissent sur la face d'un tube cathodique de cinq pouces de diamètre. Ce tube comporte un écran plan possédant une caractéristique spectrale riche en ultraviolet, ce qui permet d'utiliser du film pour tirages positifs, à grain fin et à haut pouvoir résolvant. Le temps d'exposition nécessaire, avec ce tube donnant une fluorescence bleue, est en effet 16 fois moindre que celui qui serait nécessaire en lumière blanche de même intensité. L'ensemble donne des images dont la résolution, le contraste et la densité sont satisfaisants.

Le développement de la télévision a maintenant atteint le point où les transmissions peuvent se faire sur des distances continentales. La construction d'une chaîne de postes de relais reliant les côtes de l'ouest et de l'est des États-Unis vient d'être terminée. Des contrats ont été accordés récemment au Canada pour la construction de stations de relais du même genre, destinées à relier les villes de Toronto et de Montréal ainsi que Toronto et Buffalo.

Il y a lieu de croire qu'éventuellement la télévision pourra fonctionner à n'importe quelle distance terrestre; mais cela exigera des développements techniques et des conditions économiques qui n'existent pas présentement.

HORIZON INTERNATIONAL

SAINT-SIÈGE

AU MOMENT où la revue va sous presse, le texte de l'encyclique *Sempiternus Rex* n'est pas encore arrivé à Montréal. D'après les correspondances de journaux, l'encyclique a une solennité particulière. Elle rappelle le quinzième centenaire du concile de Chalcédoine, qui condamna l'hérésie monophysite. Des Églises monophysites subsistent encore chez les Arméniens, les Éthiopiens, les Syriens, les Coptes d'Égypte, les Malabares de l'Inde. Le Pape les invite aujourd'hui à rebâtir l'unité de l'Église. Tous ceux qui acceptèrent le concile de Chalcédoine s'appelèrent orthodoxes. Ainsi, Rome, Constantinople, les Églises slaves séparées, les Melchites du Levant, les Hellènes de Grèce rappellent aujourd'hui, ensemble, l'unité chalcédonienne.

Chalcédoine vint après une dure persécution. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, avait tellement malmené le patriarche de Constantinople, Flavien, au brigandage d'Éphèse, que Flavien en était mort. A Éphèse, le légat du Pape s'était dressé seul contre l'injustice en prononçant son immortel *Contradicitur*, que Vladimir Solovieff devait, quatorze siècles plus tard, commenter avec tant d'éloquence. L'empereur eût été prêt à tergiverser, à chercher des combinaisons politiques qui n'eussent assuré que le désordre. Le pape saint Léon, par son Épître dogmatique, assura l'unité dogmatique de l'Église, et Chalcédoine l'applaudit.

Aujourd'hui, la vraie question qui divise les hommes est celle de la liberté religieuse dont Rome est la gardienne tutélaire. Derrière le rideau de fer, une Église non asservie à la puissance politique ne peut subsister. A Prague, à Budapest, à Bucarest, à Lwow, dans les geôles de Russie et les camps de concentration de Sibérie, à travers la Chine, la Mongolie et la Mandchourie, on entend répéter la paisible affirmation du légat romain à Éphèse: *Contradicitur*. C'est pourquoi l'Église est martyrisée. Il n'y a rien d'aussi lumineux, à l'heure présente, que cette affirmation romaine qui marque la différence entre ce qu'on doit à Dieu et ce qu'on doit aux hommes.

TORONTO

QU'ON NE S'ÉTONNE PAS de voir la Ville Reine entrer par la grande porte dans notre chronique. Le dimanche 23 septembre, comme tant d'autres dimanches de l'année, Massey Hall a ouvert ses portes à une prédication dominicale qui aura eu peu de rapports, espérons-le, avec celle qui aura édifié les chrétiens non catholiques le même jour. Et encore, *quien sabe?* La récente encyclique du Pape sur le quinzième centenaire du concile de Chalcédoine a tant troublé les cœurs de certains protestants! Massey Hall, le 23 septembre, aura servi de tribune aux Canadiens et Canadiennes qui sont allés représenter (*sic!*) la jeunesse du Canada au festival de Berlin. Des cinquante-cinq jeunes gens ou jeunes filles qui ont « représenté le Canada » à cette occasion, douze visitèrent ensuite l'U. R. S. S. comme invités de la « jeunesse soviétique antifasciste », c'est-à-dire du gouvernement soviétique.

Le « festival de Berlin » fit quelque impression dans nos pays, quand la « reine du festival » s'échappa de derrière le rideau de fer et demanda asile aux Américains, avec un nombre considérable de jeunes gens et de jeunes filles qui profitèrent de l'occasion pour se sauver. Ce n'est pas à ceux-là que Massey Hall prêtera sa tribune; c'est à ceux qui acclamèrent les Coréens et les Coréennes qui tuèrent, en Corée, nos propres soldats!

En effet, le dixième jour du festival de Berlin eut lieu une rencontre « historique » et « inoubliable » entre les délégations américaine, anglaise et canadienne et la délé-

gation coréenne. Les Coréens étaient en uniforme militaire ou en tenue civile. « Sur beaucoup de poitrines, des médailles reçues pour conduite héroïque dans la lutte contre l'agresseur. » Il y eut des embrassades, et beaucoup d'émotion. Comme le rapporte la *Pravda* de Moscou, qui consacra, le jour de l'Assomption, une longue chronique à cette « historique » rencontre,

tous ceux qui assistent à la réunion savent qui a commencé et qui continue la guerre criminelle de Corée. La fille de Chicago, qui serre sur son cœur la jeune Coréenne, n'a rien à voir avec cette sordide affaire. Les millions de simples Américains, Anglais ou Canadiens n'ont rien à voir avec la guerre de Corée. Elle est nécessaire à une poignée d'agresseurs.

On ne saurait être plus précis.

Un jeune Anglais proposa que l'on vénérait pendant deux minutes les héros coréens tombés sur le champ de bataille. Il y eut un grand silence durant lequel les têtes s'inclinèrent profondément. On entendit alors les discours, et on les ponctua d'applaudissements. Une jeune Américaine déclara:

Cette réunion me bouleversa. C'est ici que j'appris la vérité sur les crimes monstrueux commis par nos soldats en Corée. Nous décuplerons nos efforts dans la lutte pour mettre fin à la guerre en Corée et pour favoriser l'avènement de la paix universelle dans le monde. Le festival de la jeunesse nous a montré que les forces de la paix sont invincibles.

Pour que tout soit complet, une partisane sud-coréenne, Kim Tan Suk, qui avait, elle, frappé nos soldats dans le dos, fut acclamée à son tour.

Puis, les jeunes Américains, Anglais, Canadiens et Coréens, la main dans la main, chantèrent l'hymne de la jeunesse démocratique, qui appelle la jeune génération de tous les pays à s'unir plus étroitement dans la lutte pour la paix.

La réunion du 23 septembre, par conséquent, n'est pas un simple événement canadien, mais elle fait partie d'une campagne qui se déroule, d'une façon ou d'une autre, dans tous les pays.

Il peut être utile de souligner un point au sujet duquel il peut y avoir un certain malentendu. Que le gouvernement canadien laisse partir cinquante-cinq jeunes gens, d'âge peut-être militaire, jouer un tel rôle derrière le rideau de fer, c'est là un problème dont nous lui laissons l'étude et la solution. Que le gouvernement ontarien, ou la municipalité de Toronto, soit avisé ou non en n'interdisant pas ce genre de manifestations, c'est là une deuxième question qui engage d'autres, sur la liberté de parole en général, sur l'intervention de l'État pour limiter cette liberté, sur la sécurité nationale. Ceci, nous ne le discutons pas davantage. Nous ne prétendons pas que Massey Hall agisse contre la loi en facilitant aux amis de la Corée du Nord le moyen de recueillir des fonds au Canada. Il nous semble, simplement, que Massey Hall agit contre l'armée canadienne, et qu'elle porte la responsabilité de cette attitude absolument seule.

U. R. S. S.

SIX PROFESSEURS SOVIÉTIQUES, collaborant sous la direction du professeur Konstantinov, ont produit un manuel de 747 grandes pages sur le matérialisme historique. L'impression, à 100,000 exemplaires, se fit en novembre 1950; l'ouvrage paraît sous le patronage de l'Institut de Philosophie de l'Académie des Sciences, aux Éditions d'État de littérature politique. Comme l'U. R. S. S. traverse une crise d'orthodoxie (récemment, le poète A. Prokofief a dû rectifier ses positions idéologiques, et il y eut de pesants articles à ce propos), le travail de

M. Konstantinov et de son équipe fut abimé dans la *Pravda* du 3 août 1951. La recension, néanmoins, laissa intact celui des sous-chapitres qui nous intéresse le plus: il traite de la religion. Nous avons donc ici la doctrine officielle de l'*intelligentsia* soviétique:

Du point de vue marxiste, la religion est affaire privée par rapport à l'Etat; il ne faut pas conclure qu'elle est affaire privée par rapport au parti du prolétariat. Le parti marxiste ne peut regarder avec indifférence les persuasions et principes que professent ses membres. Il exige d'eux une lutte active contre toute oppression sociale et spirituelle, une lutte contre toutes les idées rétrogrades, tous les préjugés, et surtout les préjugés religieux (p. 590).

Au cours de son étude, le professeur Konstantinov, auteur de ce chapitre, s'était appuyé sur les classiques du parti. Ils étaient la base sur laquelle il érigea sa superstructure. Engels n'avait-il pas affirmé que la religion était une projection fantastique, dans les cerveaux des gens, des forces qui dominaient leur vie quotidienne? Lenin, de son côté, ajouta que la religion était un instrument d'exploitation. Une seule citation de Stalin dans ce traité: « Les préjugés religieux vont contre la science, car toute religion est quelque chose d'opposé à la science. » Voilà! Ces paroles sont tirées des déclarations faites par Stalin à la première délégation ouvrière américaine qui visita l'U. R. S. S., le 9 septembre 1927, et elles n'ont rien perdu de leur actualité.

En plus des grands auteurs marxistes, on rappelle Holbach, Helvétius, Diderot et Voltaire, auquel on fait dire que la religion survient lors de la rencontre d'un roué avec un imbécile.

Toujours d'après les mêmes dialecticiens, le christianisme surgit à l'époque des antagonismes entre les esclaves et leurs maîtres, entre les possédants et ceux qui n'avaient rien. Ce fut donc, d'abord, une religion d'esclaves, de plébéiens, et le Messie fut conçu comme un libérateur. Éventuellement, la religion chrétienne devint celle des esclavagistes qui prêchèrent à leurs sujets la douceur, l'humilité, la soumission.

La lutte des paysans asservis et de la populace urbaine contre la noblesse féodale prit la forme d'hérésies religieuses et de sectes, dont les partisans luttèrent contre l'Église dominante, catholique et orthodoxe. Les bolchéviques reprochent tout particulièrement à la bourgeoisie réactionnaire des États-Unis d'adapter la prédication religieuse aux besoins de leur commerce. Le Vatican, toujours d'après le même auteur, remplit au profit de l'impérialisme américain la double fonction d'asservir les travailleurs et d'espionner. Quant à Pie XII, disent nos philosophes, « qui a béni et continue à bénir les bourreaux fascistes, il livre à l'anathème, à la malédiction les centaines de millions de citoyens qui vont à la suite des communistes » (p. 586).

Rappelons que seuls les communistes sont excommuniés, et ceux qui collaborent directement et formellement avec eux. Quant aux « centaines de millions » qui vivent sous l'oppression communiste, le Pape ne les a jamais condamnés.

Voici les deux derniers paragraphes de cette étude. Il peut être utile de les connaître, car ils dissipent une équivoque souvent entretenue dans nos pays par ceux qui, mordus de communisme, sont incapables d'en raisonner intelligemment:

Les vestiges religieux ralentissent indubitablement notre progrès vers le communisme. Lutter contre les idées religieuses pour un système scientifique, matérialiste, c'est partie de la bataille pour le communisme. Dans une société socialiste, la propagande des conceptions scientifiques prend donc une valeur spéciale. Une propagande antireligieuse systématique, intelligente, étroitement rattachée au labeur pratique quotidien de construire le communisme, prend donc une importance décisive du fait que les racines économiques et sociales de la religion sont déjà anéanties en U. R. S. S.

A la religion, le parti communiste oppose l'athéisme militant logique, le matérialisme dialectique. Le matérialisme dialectique, en donnant du monde un tableau précis et scientifique, élève l'homme, stimule son activité, multiplie ses forces pour la lutte dans le but de transformer le monde au bénéfice des travailleurs (p. 591).

Nous l'avions toujours dit. Le régime soviétique peut, à l'occasion, se servir de la religion pour travailler sur une partie de la population. Il y a incompatibilité entre le communisme et la religion, et les textes que nous avons rapportés (ils sont ce qu'il y a de plus récent) le démontrent.

Une autre « superstructure » érigée par le marxisme sur la base économique, c'est la morale. Notre ouvrage y consacre une étude de quinze grandes pages (563-578). Pas besoin de promener le lecteur dans cette forêt touffue. Nous y avons retrouvé une citation de Lenin que nous recherchions depuis longtemps:

Nous disons: la morale, c'est ce qui sert à détruire la vieille société d'exploiteurs et à réunir tous les travailleurs autour du prolétariat, qui construit la nouvelle société communiste.

La morale communiste — c'est la morale qui est au service de cette lutte, qui unit tous les travailleurs contre toute exploitation. (Lenin, *Œuvres complètes*, tome XXX, 3^e édition — en russe — pages 411-412; apud Konstantinov, *Matérialisme historique*, page 573.)

A l'époque léniniste, le communisme n'était pas hypocrite, et le texte que nous avons rapporté peut être interprété comme suit: ce que nous faisons est très bien; nos adversaires sont des criminels. On a rarement vu des politiciens donner aux gens de leur parti un brevet aussi flatteur. D'autre part, ce ne sont pas *tous* les prolétaires, ni *tous* les communistes qui constituent la norme suprême de moralité, puisque le plus grand nombre des chefs de l'époque léniniste s'est fait liquider. En U. R. S. S., et partout où l'on accepte les décisions communistes, la norme suprême de moralité est la conformité avec ce qu'exige le chef, naguère Lenin, aujourd'hui Stalin.

L'Église officielle. — Elle subsiste, cependant, et prospère. Une de ses tâches principales est de pousser au mouvement « pour la paix », c'est-à-dire « pour la suprématie soviétique ». Nos lecteurs connaissent les textes pontificaux sur la paix. Il peut être intéressant de transcrire un passage considérable de quelque hiérarchie soviétique. Voici un bout de « méditation » de l'archevêque Luka:

Oh! combien fatale et intolérable la prévarication qui s'échappe en torrents des salles de Lake Success! Mensonge diabolique, qui arriva à son apogée quand la Chine fut déclarée agresseur.

Mais les honnêtes gens s'entêtent à croire à la vérité et à la justice. Ils ne cessent pas d'envoyer des centaines de

Tél.: FA. 6593

EUGÈNE GAUTHIER Enr.

Menuiserie générale

Spécialité: PORTES et CHÂSSIS

1577, rue Montcalm

Montréal

Les Éditions Casterman viennent de publier un extrait de leur catalogue général. Cette plaquette illustrée, de 40 pages, sera envoyée gratuitement à tous les lecteurs qui en feront la demande aux Établissements Casterman, 28, rue des Soeurs-Noires, à Tournai, Belgique, en se recommandant de Relations.

lettres de protestation au secrétaire de l'O. N. U. et au Conseil de Sécurité. Ils organisent une grande marche à Washington.

Le mensonge, dicté à l'O. N. U. par les incendiaires qui veulent la guerre, est imposé à leurs peuples par dix gouvernements d'Europe et douze gouvernements d'Amérique latine. Il est disséminé par une armée de journalistes, dont la conscience est prête à tout. Il est avalé par les crédules, qui se laissent aisément fourvoyer, parce qu'on leur cache tout ce qui pourrait réfuter le mensonge. Ceux-là, nous ne les accusons pas; nous les plaignons sincèrement!...

La juste cause de la protestation contre la guerre qui se prépare a déjà ses martyrs: les jeunes gens et les jeunes filles qui languissent en prison; ceux d'Essen, à qui on cassa le crâne; ceux qui firent un rempart de leur corps aux camarades plus jeunes. Il y a des héros, comme la petite Française Raymonde Dienne, qui se coucha sur la voie ferrée pour stopper le train qui conduisait en Allemagne les armements américains. Leurs noms ne seront pas oubliés.

Tout cela, c'est la force invincible de la vérité. Elle est immensément plus grande que celle, terrible, des bombes atomiques. Le mensonge, ce déshonneur sordide de l'humanité, les bombes atomiques pourront peut-être noyer pour un temps la vérité dans le sang. Anéantir la vérité? C'est impossible. La vérité vient de Dieu. Elle est immortelle.

Car « on ne se moque pas de Dieu » (Gal., VI, 7).

Le mensonge, il vient de l'antique serpent, auquel Notre Seigneur Jésus-Christ écrasa la tête. (*Revue du Patriarcat moscovite*, mai 1951, pages 10-11.)

Ce texte pourrait être utilement étudié, car il montre l'abîme qui s'est creusé entre le monde soviétique et le nôtre. Nous n'avons pas de raison de douter de la bonne foi de l'archevêque Luka. Pour lui, la vérité, la justice, l'héroïsme, le martyre, c'est ce qui est conforme aux intérêts politiques de son pays. Dans ce sens, on pourrait dire que ce genre d'orthodoxie est une *superstructure* du système soviétique; elle est parfaitement conforme au texte de Lenin que nous citons plus haut sur la morale communiste; elle ne retarde pas le progrès communiste, puisqu'elle y collabore. Ce christianisme est matérialiste, puisqu'il se consacre à promouvoir les intérêts matériels d'un pays et d'un parti; il est dialectique, aussi. Il ne semble pas incompatible avec le marxisme, et nous aimerions voir le professeur Konstantinov lui consacrer une discussion sérieuse.

CHINE *DE MOIS EN MOIS, l'action antireligieuse du communisme chinois se fait plus précise.*

L'Église catholique ne s'est pas ralliée au mouvement de Triple Indépendance. Elle n'a pas apostasié. On la liquide! L'opération prend du temps parce que le pays est immense. Les unes après les autres, les institutions catholiques sont fermées ou confisquées. On ferme les orphelinats en accusant les religieuses d'infanticide ou de crimes analogues. Une vieille religieuse de quatre-vingt-onze ans, aveugle depuis vingt-cinq ans à la suite d'une opération qui n'avait pas réussi, arriva récemment à Hongkong. On l'appelait Mère Stigmate. On dut la transporter de Chine à Hongkong. Elle avait commis, lui dit-on, tellement de crimes, durant ses soixante ans de vie en Chine qu'on ne pouvait pas les compter.

D'ordinaire, après l'arrestation, on tient les religieuses en prison quelque temps. Puis, si elles sont étrangères, on les déporte.

Les prêtres chinois, eux, disparaissent. Jusqu'ici, on n'a pas entendu parler d'un seul cas d'apostasie. Il y a des pages sublimes. L'histoire du Père Jean Tung sera bientôt, sans doute, dramatisée et jouée dans nos écoles. Un matin de juin, après la grand'messe, il dut prendre part à une démonstration organisée contre le nonce apostolique, Mgr Riberi. Il suivit le cortège; il entendit les cris de haine. A son tour, il dut monter sur le rostrum et faire son discours. En voici le texte,

L'EAU QUI PENSE A VOTRE FOIE



Huit adultes sur dix ont un foie fatigué, encombré, donc déficient. Va-t-il falloir comme tant d'autres vous astreindre à un régime « triste »?

Inutile, si vous prenez la régulière précaution et si agréable de votre VICHY CELESTINS quotidien.

Son action spécifique, bien connue, stimule les multiples fonctions du foie, exerce un effet des plus salutaires sur le système digestif en général, et constitue un excellent diurétique. Demandez l'avis de votre médecin.

Pour être "bien",
buvez **Vichy!**
CELESTINS

EAU MINÉRALE NATURELLE PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

RECOMMANDÉE PAR LE CORPS MÉDICAL DANS LE MONDE ENTIER

**Méfiez-vous des imitations!!!
Exigez « CELESTINS »**

comme il fut recueilli par les chrétiens qui l'entendirent, et transmis par eux par delà le rideau de fer:

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de nous. Médiatrice Immaculée de toutes les grâces, saints Pierre et Paul, priez pour nous.

Voici le sujet de mon discours: je m'offre en victime, pour qu'il y ait entente entre le gouvernement et l'Eglise.

Ceux qui nient l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, qui ne reconnaissent pas le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, le Saint Père, qui ignorent quelle est la situation de la hiérarchie dans l'Eglise catholique disent que la Triple Indépendance est simplement un mouvement patriotique. Ils disent que la religion est libre; ils admettent qu'il y a des liens entre les fidèles et leurs supérieurs hiérarchiques. Au nom de cette indépendance, on voudrait m'obliger à attaquer le représentant du Saint Père. Demain, peut-être, on m'obligera à attaquer le Vicaire de Jésus-Christ, le Saint Père. Le jour suivant, pourquoi ne m'imposerait-on pas d'attaquer Dieu lui-même?

Puisque le gouvernement a déclaré à plusieurs reprises qu'il ne nous forçait pas, mais nous donnait de simples directives, il faut donc que je dise ce que j'ai dans le cœur; que je ne dise pas *oui* avec mes lèvres, et *non* avec mon cœur. Je dois signer uniquement les déclarations auxquelles je crois sincèrement. Je ne puis mettre mon nom au-dessous d'une déclaration que je désavoue. Si je vis en mentant, et si j'ai peur de la mort, je suis un homme inutile, je ne mérite pas la confiance.

Je prononce ces paroles avec toutes mes facultés, et je proclame que tout ce que je pourrai dire plus tard, dans un état de confusion, sera entièrement invalide. Je suis un catholique, et je veux aimer mon pays et ma religion. Je n'aime pas qu'il y ait désaccord entre les deux. Si le gouvernement ne peut pas collaborer harmonieusement avec la religion, il y aura persécution, et beaucoup de victimes parmi les catholiques. Je préfère mourir maintenant.

Cette déclaration, faite devant une grande foule à Chungking (l'ancienne capitale durant la guerre), eut un grand retentissement. Les catholiques faibles furent confirmés. Le matin du 2 juillet, le Père Tung fut arrêté, au moment où il allait célébrer la messe de la Visitation. A Chungking, on dit qu'il est mort en prison, victime de mauvais traitements.

Le 8 septembre, S. Exc. Mgr Antonio Riberi, internonce apostolique en Chine, arriva à Hongkong, expulsé de Chine après avoir été emprisonné chez lui depuis le 26 juin. Il fut soumis à de nombreux interrogatoires, — une fois pendant quatorze heures, et on l'obligeait à répondre oui ou non. Il nia toutes les accusations portées contre lui: « Tout ce que j'ai fait en Chine comme homme, comme prêtre et comme représentant du Saint-Siège, je l'ai fait uniquement pour la religion et dans aucun autre but. »

Joseph-H. LEDIT.

18 septembre 1951.

LES LIVRES

BROCHURES MARIALES

Matéo CRAWLEY-BOWVEY, SS. CC.: *Méditations sur le Rosaire*. — Montréal, Éditions du Lévrier, 1950. 80 pp., 18,5 cm.

Marie ANDRÉ: *La Magnifique Histoire de Notre-Dame du Puy*. — H.-M. BARON, S. J.: *Saint Bernard et la Vierge Marie*. — Roger BRIEN: *Rome, Lourdes, Fatima*. — Isabelle COUTURIER DE CHEFDUBOIS: *Du sud au nord de la France: douze pèlerinages marials historiques*. — Gustave LAMARCHE, C. S. V.: *La Maison d'ombre*. — Joseph ROBINNE, S. J.: *Magnificat*. — Gabriele M. ROSCHINI, O. S. M.: *La Reine de l'univers*. — Alfonso-M. SANTONICOLA, C. SS. R.: *La Royauté de Marie*. — *Journées d'études sur les Congrégations mariales*. — Nicolet, Centre marial canadien, 1950, 1951. 32 pp., 20 cm.

LE MOIS D'OCTOBRE, consacré au Rosaire, invite à méditer, avec les mystères que fait revivre la récitation du chapelet, les merveilles historiques et doctrinales où s'alimente la dévotion à Marie. Voici des brochures variées de ton, mais toutes sérieuses et propres à ranimer ou à enrichir notre piété mariale, en même temps que notre confiance en l'efficacité du rosaire pour l'établissement de la paix. « Le rosaire naquit ... sur un champ de bataille » (P. Matéo), le champ de bataille des hérésies. La lutte ne finira qu'avec le monde. Mais la victoire est assurée par la dévotion à Marie, singulièrement sous cette forme qu'elle commande elle-même, la récitation méditée, en famille, du chapelet. Pourvu, comme le souligne encore le P. Matéo, qu'on y apporte pureté de cœur, pénitence et amour eucharistique de Jésus-Christ. Chacune à sa manière, les brochures susmentionnées, en approfondissant notre piété mariale, contribueront à la victoire sur la grande hérésie contemporaine, le matérialisme orgueilleux et sensuel, qui fomenta toute guerre et sabote tous les efforts de paix.

Marie-Joseph d'ANJOU.

Romano GUARDINI: *Le Rosaire de Notre Dame*. Traduction de Jeanne Ancelet-Hustache. — Paris, Bloud et Gay, 1950. 102 pp., 19 cm.

UNE ŒUVRE un peu tirailée entre le pratique et le méditatif. En fait, il y a bien des choses dans le rosaire; il faut savoir les classer. Mais l'A. n'y tient guère. Et autrement, il ne serait plus Guardini; et ce serait dommage: que de vigoureuses pensées intimes on risquerait de perdre au passage!

Paul BÉLANGER.

Maison Bellarmin.

DROIT CANONIQUE

Eduardus F. REGATILLO: *Interpretatio et jurisprudentia codicis juris canonici*. — *Bibliotheca Comillensis*. Santander, « Sal Terrae », 1949. 600 pp., 25,5 cm.

L'AUTEUR présente un excellent instrument de travail à ceux qui sont chargés d'enseigner ou d'appliquer la loi de l'Eglise. De même, les étudiants trouveront dans cet ouvrage une mine de précieux renseignements. Aux documents officiels rapportés *in extenso* ou fidèlement résumés, l'A. ajoute d'utiles annotations où il expose les notions essentielles sur un point donné, en même temps qu'il offre des applications pratiques et concrètes.

Georges VAN BELLEGHEM.

L'Immaculée-Conception, Montréal.

Fabien PETIT: *L'Eglise et les Instituts séculiers*. — Paris, Bonne Presse, 1950. 54 pp., 19 cm.

TRENTE ANS après le code, l'Eglise a jugé le temps venu de reconnaître officiellement un nouvel état canonique pour la pratique de la perfection chrétienne: il s'agit des « instituts séculiers ». Le statut qui les régit a été promulgué par N. S. Père le pape Pie XII, le 2 février 1947. A la suite des documents officiels du Saint-Siège, le R. P. Petit groupe sous quelques rubriques appropriées les idées et les prescriptions fondamentales contenues dans ces textes. Voici les principales: nature, notes caractéristiques, reconnaissance et approbation des instituts séculiers; compétence des dicastères romains; instituts séculiers et action catholique. C'est un bon guide, forcément incomplet à cause de la nouveauté de l'institution, mais qui n'en donne pas moins des précisions utiles et intéressantes.

G. VAN B.

ÉDUCATION

Marie-Paule VINAY: *Une mère et ses enfants. Causeries pédagogiques sur l'éducation des tout petits de la naissance à cinq ans*. Préface de Mgr Albert Tessier. — Montréal, École d'éducation familiale et sociale, 1950. 278 pp., 20,5 cm.

MME VINAY enseigne, à Montréal, la psychologie et la pédagogie maternelle à l'École d'éducation familiale et sociale, après s'être spécialisée en psychologie pédagogique à la Sorbonne, avoir reçu le diplôme de l'École ménagère familiale et sociale de la rue Monsieur, à Paris, et travaillé dans cette même ville à la

A VOTRE SERVICE

FIDUCIAIRES
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE
MONTREAL
LIMITÉS

EXÉCUTEURS
TESTAMENTAIRES
ADMINISTRATEURS



AGENTS
FINANCIERS
FIDUCIAIRES

262 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTREAL-1 PL. 3834

Tél.: HARbour 4997

Fernand-J. La Brosse Inc.

Ingénieur - constructeur

ENTREPRISE GÉNÉRALE

Presbytère de St-Louis-de-France

3668, rue St-Hubert

Montréal - 24

Nouveau numéro de téléphone...

CIE DE BOEUF DE L'OUEST

"Hochelaga" Limitée

EN GROS SEULEMENT

Roland Thibault, prés.

H O . 2 5 9 1 *

VEAU • PORC FRAIS • AGNEAU

Spécialité: Institutions

2840, rue ONTARIO EST, MONTREAL
(Cours du C. P. R.)

La Saubegarde

Actif:

\$22,375,000

Assurances en vigueur:

\$129,950,000

protégeant 87,000 assurés

Assurances sur la vie

sous toutes les formes

Avec les hommages de

I. NANTEL

INCORPORÉE

Bois de construction

Nous avons collaboré à l'érection du
Centre paroissial de l'Immaculée-Conception

Angle des rues de Montigny et Papineau

CHerrier 1300

GILLES FORGET

JACQUES FORGET

MAURICE FORGET

FORGET & FORGET

Membres de la Bourse de Montréal
Membres du Montreal Curb Market

51, RUE SAINT-JACQUES OUEST

BE. 3951

Bureau: DOLLard 8492-0528

Résidence: DUpont 1046

HECTOR GROULX Inc.

PLOMBERIE - CHAUFFAGE

Quelques travaux exécutés récemment:

Maison Bellarmin

Bureau de poste central

Maison Saint-René-Goupil Hôpital Notre-Dame-de-l'Espérance

Hôpital Sainte-Marie des Trois-Rivières

Pavillon et Chalet de l'île Sainte-Hélène

7375, RUE CHAMBORD, MONTREAL

LIBRAIRIE
Flammarion
PARIS - MONTRÉAL Ltée

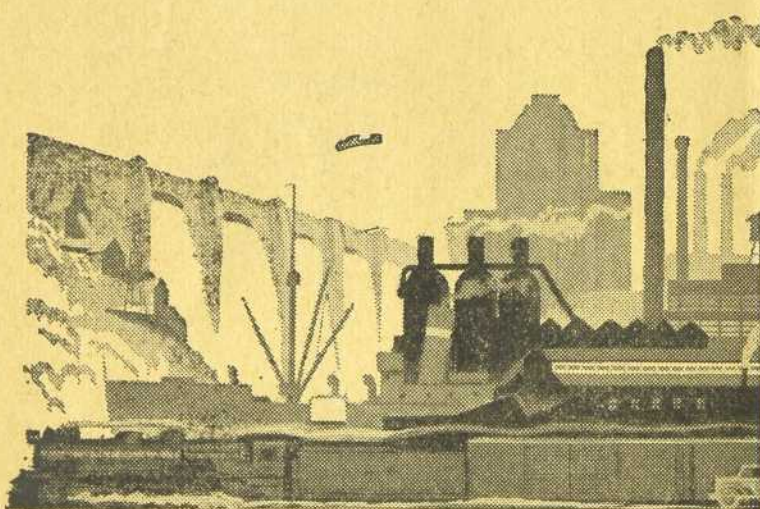
Le directeur: Guy BOULIZON

VISITEZ notre magasin. — Consultez nos catalogues. — Conditions spéciales aux communautés et bibliothèques paroissiales. — Utilisez notre comptoir postal.

1243, RUE UNIVERSITÉ — MONTRÉAL — CANADA
Tél.: UN. 6-6023

La production, le travail et l'économie

sont les seules forces pour
compresser l'inflation



LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Fondée en 1846

Coffrets de sûreté à tous nos bureaux

IL Y A UNE SUCCURSALE DANS VOTRE VOISINAGE

rééducation des anormaux. C'est dire son savoir et sa compétence. Son ouvrage en témoigne, mais avec une aisance et une simplicité parfaites, marques de l'expérience assimilée. L'A. croit — comme la science psychologique tend de plus en plus à l'établir — « que tout est gagné ou perdu pour l'heureux développement de l'enfant, suivant ce qu'il est ou n'est pas à l'âge de cinq ans » (p. 228). Elle explique donc aux mamans ce qu'il importe de connaître pour éviter les gaffes majeures dans l'éducation des tout petits et les conduire au plein épanouissement de leur personnalité chrétienne. En de courts chapitres (sauf le dernier, qui traite plus au long des tempéraments, selon des schèmes récents et précis), elle décrit les phases psychologiques du développement enfantin: les caractéristiques de chacune, les problèmes qu'elles posent (jalousie, instabilité et goût du jeu, mensonge, curiosité sexuelle, appétit d'indépendance ou, au contraire, besoin morbide de protection, etc.), insistant sur la période la plus difficile et la plus chargée de possibilités d'avenir (heureuses ou malheureuses), celle qui va de trois à cinq ans.

On ne résume pas cet ouvrage; on invite les mamans à le lire, à l'étudier, en commun surtout, puisque l'A. a brossé, après chaque chapitre, de brefs tableaux vécus qui offrent soit des leçons concrètes, soit des thèmes à réflexion, puis a dressé, à la fin de l'ouvrage, des résumés nets et des questions qu'elle laisse sans réponses, pour que ses lectrices les trouvent et les discutent entre elles. Plaise au Ciel que des mamans nombreuses se livrent à ce stimulant exercice! Je voudrais qu'en le faisant elles arrivent, sinon à contredire, du moins à nuancer une fois ou l'autre (l'occasion est rare) tel point de vue de l'A. (sur le caractère inhibitif de l'acte volontaire, p. 74, par exemple, ou sur la valeur attribuée au « sentiment de culpabilité », pp. 90-91).

On appréciera, sans aucun doute, la fermeté de pensée et la sérénité avec laquelle l'A. écarte — grâce à un sens chrétien lucide, profond, pratique et humble dans sa certitude — toute prétendue science psychologique qui ne voudrait faire place aux spontanéités — et donc aux surprises déroutantes pour la science — dont la grâce et l'amour infus de Jésus-Christ déposent et cultivent les germes dans l'âme des enfants. Qu'on lise, par conséquent, avec confiance et attention ce très bon livre, et si on met en pratique les conseils qu'il offre, il y aura moins d'enfants malheureux et plus de chances de former des hommes libres et des saints.

Marie-Joseph D'ANJOU.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Guillermo Gonzalez QUINTANA, S. J.: *La Santificación Social en el Cuerpo Místico*. — Bogota, Editorial Pax, 1950. 267 pp., 19.5 cm.

L'HOMME PEUT-IL SE SANCTIFIER SEUL? Doit-il être membre de l'Église? Le P. Gonzalez répond à cette question avec des arguments de l'Ancien et du Nouveau Testament; il cite l'autorité de saint Augustin et conclut évidemment à la nécessité de s'en tenir à la doctrine traditionnelle de l'Église catholique. Puis, il étudie les doctrines hétérodoxes: le protestantisme et le mouvement oecuménique, l'anglicanisme, l'orthodoxie dissidente. Enfin, une belle synthèse de la doctrine catholique. Sa documentation, pas toujours de première source, est abondante et bien contrôlée. C'est un solide traité de *Ecclesia*, avec un louable souci de présenter la doctrine traditionnelle de façon plus nouvelle et attrayante. J'aurais aimé un chapitre supplémentaire: l'Église et l'humanisme moderne. En dehors de l'Église, on conçoit de plus en plus la religion comme quelque chose d'individuel, indépendant de toute association organisée. Ainsi, de nombreux ministres, sans attache déterminée, prêchent un vague évangélisme dans un local dont ils sont les propriétaires ou les gérants. Ils sont « indépendants ». Beaucoup d'autres, parmi nos contemporains, n'ont même pas cela, mais gardent un vague attachement au Christ et se disent chrétiens. Ils pratiquent avec désintéressement certaines vertus naturelles: la droiture, la loyauté, la charité envers les amis et les indifférents, parfois envers les ennemis, la bienfaisance, etc. Ils ont un respect très sincère pour un clergé qui est à son affaire. Ils constituent peut-être le secteur de nos contemporains le plus difficile à atteindre.

Joseph-H. LEDIT.

QUESTIONS POLITIQUES, SOCIALES, ÉCONOMIQUES

Marcel PRÉLOT: *Politique d'Aristote*. Bibliothèque de la Science politique. Deuxième série: « Les grandes doctrines politiques ». — Paris, Presses universitaires de France, 1950. 243 pp., 23 cm. Prix: 400 fr.

LES Presses universitaires de France présentent une nouvelle édition de l'ouvrage classique d'Aristote sur la politique. Le texte français en a été revu et annoté par M. Marcel Prélôt. Celui-ci, pour rendre l'ouvrage plus accessible au lecteur, s'est permis quelques modifications dans la disposition interne, ce dont il s'explique longuement dans son avant-propos. Il ne s'agit pas d'une traduction nouvelle, mais bien d'une édition qui utilise les traductions déjà faites en les modernisant: « Notre propos, écrit M. Prélôt, est, avant tout, de rétablir le contact entre le parlementaire, le publiciste, l'intellectuel ou l'étudiant d'aujourd'hui et une œuvre essentielle à l'humanisme, que cependant il ne lit plus guère. Notre tâche est donc moins de commenter un texte avec érudition, de l'annoter abondamment, d'en faire l'objet d'exégèses et de disputes linguistiques, que de retrouver une pensée dans son originalité géniale, sans chercher à la moderniser abusivement, mais aussi sans vouloir trop marquer, entre elle et nous, la distance des siècles. » La qualité de la présentation en fait presque une édition de luxe.

Richard ARÈS.

C. A. I. P. — Pamphlet No. 43: *The Pope Speaks on Peace. Excerpts from Papal Pronouncements: 1944-1948*. Compiled by Thomas P. Neill. Washington, 1949, 48 pp., 19 cm. — Pamphlet No. 44: *Toward an Integrated World Policy. A Joint Report*. Washington, 1950. 32 pp., 19 cm. — Pamphlet No. 45: *Can the World Feed Itself?* by Clarence Enzler. *A Report of the Subcommittee on Agriculture*. Washington, 1950. 24 pp., 19 cm.

TROIS BROCHURES publiées aux États-Unis par la *Catholic Association for International Peace*. La première présente, avec questions et index pour cercles d'études des extraits des principales déclarations du pape Pie XII concernant la paix internationale, de 1944 à 1948. La seconde renferme une série de prises de position par le groupe catholique sur les problèmes de l'heure: Fédération européenne, Nations Unies, Pacte de l'Atlantique, Pacte des Droits de l'Homme, etc. Quant à la troisième, la plus intéressante, elle répond à l'objection malthusienne, reprise avec insistance de nos jours par certains prophètes pessimistes, à savoir qu'au rythme actuel d'accroissement de la population mondiale, la terre sera bientôt incapable de nourrir l'humanité et que le seul remède est à chercher dans la limitation des naissances.

Petites brochures bien faites populaires, sur des sujets d'actualité.

R. A.

I. C. A. S. — *Sindacalismo e Socialità. Livio labor*. Collana di « Studi sociali ». — Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1950. 148 pp., 21 cm.

BROCHURE publiée par l'*Istituto Cattolico di Attività Sociale* de Rome. L'intérêt en est tel qu'on se prend à regretter qu'il n'en existe pas de traduction française. Je me contente de citer quelques têtes de chapitres: Le syndicalisme, éducateur de la sociabilité; — Les fins du syndicalisme; — La structure des syndicats; — Méthodologie de l'action syndicale; — Syndicat et entreprise; — Syndicat et catégories productives...

Je recommande particulièrement le chapitre intitulé « Syndicat et catégories productives », où l'on démontre la prééminence de la catégorie professionnelle sur la classe; aussi le chapitre consacré aux rapports entre les syndicats et les partis politiques; de même, enfin, celui qui a trait à la position des syndicats en face des réformes de structure de l'entreprise.

R. A.

IMMIGRATION

Rapport des travaux de la Conférence nationale sur les problèmes des immigrants. — Secrétariat national de l'Action catholique canadienne, section française, 1085, rue de la Cathédrale, Montréal, 1951. 75 pp., 27.5 cm.

CETTE CONFÉRENCE fut tenue à Montréal les 21 et 22 avril dernier. Les travaux des conférenciers, les rapports des cinq commissions et les allocutions de S. Exc. Mgr Léger et

NOUVELLE MACHINE FRANKI

rendement
amélioré
frais réduits

Cette nouvelle machine Franki a été utilisée dans les nouvelles cours de triage du C.N.R., gare Bonaventure



Cette machine perfectionnée repose sur un plateau circulaire rigide. Des vérins hydrauliques à double action permettent de répartir uniformément la pression sur le sol. Conçue et dessinée par les ingénieurs de la Société des Pieux Franki, cette nouvelle machine réduit substantiellement les frais d'opération tout en améliorant le rendement. Les clients de FRANKI bénéficieront donc à l'avenir de ces avantages.

Vous pouvez obtenir, sans obligation de votre part, des renseignements complémentaires sur cette machine en vous adressant à :

**FRANKI COMPRESSED PILE
COMPANY OF CANADA LIMITED**

4911, chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal
168, rue Richmond Ouest, Toronto



Bureau à la résidence:
7855, rue Drolet — Tél.: TA. 7176
J.-A. POULIN
ÉBÉNISTE
Mobiliers d'église, confessionnaux, prie-Dieu, etc.
SPÉCIALITÉ: autels liturgiques de tous genres.
Atelier: à l'arrière de 6657 rue St-Denis
Montréal — Tél.: TA. 3545

Tél. BY. 4651

MAURICE LEGARÉ

A. D. B. A., M. I. R. A. C., A. A. P. Q.

Architecte

FRANÇOIS DESCHÊNES
Président

JACQUES PARIZEAULT
Gérant

Deschênes & Fils L^{TE}

NÉGOCIANTS EN GROS • IMPORTATEURS
Matériaux de Plomberie-Chauffage

Spécialité:

Accessoires à vapeur, haute et basse pression

1203 est, rue NOTRE-DAME, MONTRÉAL, Tél.: FRontenac* 3175-6-7

J.-A. SAINT-AMOUR Limitée

Entrepreneurs-électriciens

6575, rue Saint-Denis

GRavelle 4311

N. OUELLETTE & FILS

FERBLANTERIE • COUVERTURE • VENTILATION

Couvertures en gravois garanties pour 10 ans

BELair 2275

4477, AV. COLONIALE

MONTRÉAL

de S. Exc. Mgr Desranleau constituent sur un problème difficile un documentaire de grande valeur. La simple énumération des sujets discutés en fait foi: 1) les problèmes d'éducation, de culture et de vie sociale; 2) les problèmes économiques, professionnels et juridiques; 3) les problèmes de santé et de bien-être social; 4) les problèmes d'aspect rural; 5) les problèmes spirituels et religieux. On a abordé, avec un grand souci d'objectivité et de charité, ces différents problèmes dont aucun n'est simple, d'abord en lui-même, et aussi parce que notre milieu, pour des raisons psychologiques aisément explicables, s'est toujours un peu méfié de l'immigration. Cette attitude doit être mise au point. Non pas qu'il faille accepter n'importe quel plan d'immigration. Mais il s'agit de bien comprendre les souffrances des personnes éprouvées par la guerre et obligées de s'expatrier; comprendre aussi que faciliter l'émigration à des pays surpeuplés, c'est, comme l'affirmait S. S. Pie XII, travailler efficacement à la paix. « Il se peut, disait Mgr Léger, que cette charité, cette hospitalité, ces secours demandent beaucoup d'abnégation, de renoncement et d'esprit surnaturel. » Tout problème complexe se règle difficilement d'une autre façon.

A la Commission sur les problèmes d'éducation, de culture et de vie sociale, fut soulevée la question des bourses d'étude aux immigrants. Le représentant des Chevaliers de Colomb en offrit une sur-le-champ, ce qui est très bien. D'autres associations avaient été approchées sans résultats. Quand le rapport de la Commission fut présenté en réunion plénière, deux délégués demandèrent que les Chevaliers ne soient pas les seuls à poser ce geste. La demande fut faite avec sérénité. A lire des extraits du rapport présenté à sa société par le représentant des Chevaliers de Colomb (cf. *le Devoir*, 21 mai 1951, p. 3), on a nettement l'impression qu'il y eut contre eux une levée de boucliers de la part des clubs Richelieu, de la Saint-Jean-Baptiste, de la Chambre de Commerce des Jeunes, de « quelques autres associations du genre », des Jésuites (une place spéciale leur est faite), des prêtres séculiers et des religieux « appartenant à diverses communautés ». Je ne connais pas les conversations personnelles qu'a pu avoir le représentant des Chevaliers de Colomb, ayant eu seulement connaissance d'une plaisanterie bien bénigne, faite à mi-voix. Mais la stupéfaction avec laquelle des délégués à la Conférence ont lu son rapport prouve que rien de ce qui y est affirmé ne s'est passé en réunion plénière. Je ne souligne pas le fait pour être désagréable, ni dans l'intention d'attribuer à tout un groupe l'erreur d'un membre. Je le fais parce qu'il est sage de ne pas laisser passer ce rapport à l'histoire sans noter les réserves qui s'imposent.

Albert PLANTE.

RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur: Albert PLANTE

Rédacteurs: Joseph-P. ARCHAMBAULT, Joseph-H. LEDIT, Alexandre DUGRÉ, Émile GERVAIS, Luigi D'APOLLONIA, Richard ARÈS, Léon LEBEL.

Secrétaire de la rédaction: Marie-Joseph d'ANJOU

Administrateur: Eugène POIRIER

Prix de l'abonnement:
\$3.00 par année

A l'étranger: \$3.50
Pour les étudiants: \$2.50

8100, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL-14, CANADA
Tél.: VEndôme 2541

PONTIAC - BUICK
VAUXHALL

Sanguinet Automobile Ltée

Ouvert jour et nuit

pour ventes de pièces et réparations

1965, rue Lafontaine, Montréal - 24

FAlkirk 3761



Les fortunes les mieux assises
l'ont été par l'épargne.



**LA BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA**



Brûleurs Industriels "RAY"

à moteur, à courroie, à turbine vapeur
de 5 HP à 1000 HP chacun

Maison fondée en 1872

BURNER EQUIPMENT Ltd

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS

Vente — Installation — Entretien

4077, rue St-Denis

Montréal

L.-L. Roquet, I. P. Q.
J. Duchesne.
W. Gallagher.

Téléphone
Bélair 2153
NUIT & JOUR

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

ISOLANTS

•
PLANCHES MURALES

•
PEINTURES



FONDÉE EN 1872

ALEX. BREMNER LIMITED

1040, rue Bleury, Montréal 1, Qué., LA. 2254*

Matériaux de Construction • Isolation • Produits Réfractaires



MAGASIN A
RAYONS :

865 est, rue
Sainte-Catherine

Dupuis Frères

MONTRÉAL

Comptoir postal :
780, rue Brewster

Succ. magasin pour hommes :
Hôtel Windsor

*Achète
BIEN
qui achète
chez*

NOUVELLE ÉMISSION

CETTE ÉMISSION EST ENTIÈREMENT VENDUE ET CETTE ANNONCE N'EST PUBLIÉE QU'A TITRE DOCUMENTAIRE

\$2,750,000

VILLE DE JACQUES-CARTIER

Comté de Chambly, P. Q.

OBLIGATIONS A 3 1/2 %

Garanties, sans condition, capital et intérêt par la Province de Québec

Datées du 1^{er} février 1951

Échéant du 1^{er} février 1952 au 1^{er} février 1966 incl.

Crédit Interprovincial, Limitée

VALEURS DE PLACEMENT

210 ouest, rue Notre-Dame, Montréal - Tél. LA. 9241

QUÉBEC

MONCTON, N.-B.

OTTAWA

"Relations" vous plaît, passez-le à vos amis

11
IMPRIMERIE DU MESSAGER, MONTRÉAL